



Vie héroïque
du bienheureux
Édouard POPPE

*par le Père
Martial LEKEUX, O.F.M.*

La Dure Montée

sui*vi de*
*Conseils de Perfection
et Étincelles*
du bienheureux Édouard POPPE

TRADITIONS MONASTIQUES
ÉDITIONS SAINTE-MADELEINE

Le 10 juin 1924 s'éteignait l'abbé Édouard Poppe. Il avait à peine 33 ans et, de ses huit années de vie sacerdotale, il avait dû en passer la moitié cloué au lit par la maladie. Ce qu'il a pu réaliser en si peu de temps en tant que prêtre, pédagogue, animateur du mouvement eucharistique pour jeunes, conseiller et directeur de conscience pour tous ceux qui l'approchaient et requéraient ses avis, est à peine croyable. Ses écrits, et l'exemple surtout d'une vie sacerdotale exemplaire ont marqué toute une génération de prêtres. Tant sont vraies ces paroles qu'il prononça un jour : « Seuls les saints laissent sur terre des traces durables. »

La spiritualité qu'il proposait à ses « croisés » comme un idéal de perfection chrétienne, dont il vivait lui-même, il la résumait en ces trois maîtres mots : piété eucharistique, dépendance mariale, docilité à la hiérarchie.

Dans son apostolat extrêmement varié, par la plume, par la parole et par l'action la plus intensive, il a proclamé sa foi inconditionnelle dans la « primauté du spirituel ». L'application constante et conséquente de cette primauté de la grâce fut, en effet, dans la vie crucifiée de l'abbé Poppe, une « dure montée ». C'est surtout ce trait de sa spiritualité que l'auteur a mis en évidence.

Jean-Paul II l'a béatifié le 3 octobre 1999.

« Je me réjouis donc beaucoup que d'autres aient à nouveau l'occasion de lire cette biographie stimulante. Ils y découvriront l'audace et la modernité de ce saint prêtre belge, tout pénétré d'un ardent amour pour "le sacrement de la charité". »

M^{gr} A.-J. LÉONARD
archevêque de Malines-Bruxelles

Diffusion AVM (librairies@avm-diffusion.com)

© 2013 Traditions Monastiques

F-21150 Flavigny-sur-Ozerain

www.traditions-monastiques.com

editions@traditions-monastiques.com

Réf. L1139F

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Édouard – familièrement *Wardje* – était né le 18 décembre 1890, aîné des garçons après deux filles. Dès les premières années, il montra un naturel aussi heureux que remuant : vif, pétulant, folichon, c'était un lutin inépuisable en tours innocents ou pendables. Il en a gardé toute sa vie un penchant à la joyeuseté, voire à la gaminerie, toujours porté à mettre un sourire sur les choses les plus graves.

Il avait aussi, malheureusement, une certaine propension à l'indépendance, ainsi que des accès de violence dont ses sœurs étaient trop souvent les victimes. Bien entendu, cela ne lui réussissait guère avec maman Poppe. Un jour qu'il était en retard pour l'école :

- Eh bien, fils, lui dit-elle, on ne va pas en classe ?
- Non, je veux rester ici et aider papa.
- Ah ! tu *veux* !... Bien, viens avec moi.

Elle le fit descendre. Mais au lieu de la boulangerie elle ouvrit la cave à charbon.

- Voilà, dit-elle, tu peux rester ici jusqu'au soir.

La réponse vint sans tarder :

- Maman, envoie-moi à l'école !

Il avait d'ailleurs d'autres moyens de défense. Il possédait dès lors un curieux pouvoir de persuasion par la séduction, dont il usait avec maîtrise pour échapper au châtement. Cela aussi nous le retrouverons plus tard dans cette éloquence naturelle, mélange de force et d'enjouement, à laquelle bien peu résistaient. Quand il prévoyait une remontrance, il allait se poster devant sa mère, lui racontait des balivernes avec toutes sortes de grimaces jusqu'à ce que ses drôleries l'aient fait rire : la partie était gagnée.

Un jour, après je ne sais quelle frasque, il s'était barricadé dans la chambre à coucher.

– Veux-tu bien sortir ! lui criait sa mère.

– Maman, répondit la petite voix badine, ne vous fâchez pas, ne criez pas : cela me fait peur. Et puis c'est mauvais pour votre santé... Faites risette, maman, et j'ouvrirai tout de suite.

Et maman faisait risette : elle devait capituler.

Mais le plus souvent il prévenait le coup en se punissant lui-même : se sentait-il coupable, il allait spontanément se mettre dans le coin face au mur, ce qui était la punition courante, et de là demandait à sa mère de le libérer quand elle jugerait l'expiation suffisante.

Ce sont là minimes événements. Ils ont leur importance pour l'avenir de l'enfant. Et ils sont instructifs : ce pourrait être une opportune leçon pour les parents d'aujourd'hui qui, par leur démission, laissent leurs enfants croître comme mauvaise herbe.

Le plus clair de tout cela fut que très tôt le petit Wardje acquit un solide sens du surnaturel, le goût de la piété, la conviction que rien n'était au-dessus de l'amour et du service de Dieu, et l'habitude de se vaincre pour lui plaire : ce qui ne fit qu'affermir ses qualités natives ; car c'était un enfant ouvert, bon, serviable, et au fond, sous le voile de l'espièglerie, sensible et fort sérieux. Généreux surtout. Il avait obtenu la médaille au terme du catéchisme. Son concurrent se mit à pleurer. Édouard alla à lui : « Tiens, dit-il, prends la médaille. »

C'est tout ce qu'il fallait pour faire surgir une vocation. Dieu n'avait plus qu'à parler, par sa grâce intérieure et par la voix de ceux qu'il a chargés de cette mission.

Le germe

Dès l'âge de trois ans, Wardje avait été mis à l'école des tout-petits, chez les Sœurs. Celles-ci eurent bientôt remarqué la piété, le bon caractère et la conduite exemplaire de l'écolier. « Il faudrait en faire un prêtre », disaient-elles à Mme Poppe. Et sans doute l'insinuèrent-elles à l'enfant lui-même. Un autre le fit en tout cas : le vicaire de la paroisse, conscient d'un devoir que tant d'autres négligent, eut soin de jeter la semence dans un terrain si bien préparé. Il lui parla du sacerdoce comme du plus bel idéal, lui répétant : « Wardje, quand tu seras grand, tu devras être prêtre. »

Et la semence, tout naturellement, germa. Encore vague mais ferme, l'idéal de la prêtrise s'implanta dans l'esprit, ou plutôt dans le cœur de l'enfant. Dès lors, quand on lui demandait : « Que feras-tu plus tard ? », il répondait sans hésiter : « Je serai curé. »

Les parents ne s'en doutaient pas ou ne prenaient pas au sérieux ces projets en herbe. « Je serai curé »... Propos d'enfant, comme d'autres moutards vous disent aujourd'hui : « Je serai coureur cycliste », ou même : « Je serai gangster. » Ils nourrissaient, eux, de bien autres desseins : le commerce prospérait, c'était leur gagne-pain ; aîné des garçons, Édouard était tout désigné pour prendre un jour la succession paternelle. Prêtre ? Comment eussent-ils pensé qu'un humble fils de boulanger pût viser si haut ?

À sept ans, Édouard passa à l'école des Frères. Il s'y montra élève intelligent et studieux. Il dessinait avec adresse, il chantait comme un ange. Ses parents lui achetèrent un violon, qui fut longtemps son ami préféré. Toujours il y eut en lui un artiste et un poète.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et à sa sœur Eugénie qui venait de prendre le voile, il exposait éloquemment les raisons de son choix. Le début de la lettre laisse percer une secrète nostalgie du rêve délaissé : « J'envie ton bonheur » dit-il, et il lui rappelle ses propres aspirations. Mais vite il se reprend : « J'ai trop aimé la douceur et la paix du cloître, cela m'a retenu d'obéir à la voix qui me répétait, insistante : "Mon fils, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je sais que tu détestes le monde et que, pour mon amour, tu voudrais fuir derrière les murs paisibles d'un monastère. Mais vois ces milliers de pauvres ouvriers qu'on a trompés et qui, sortis du bercail, ne veulent plus me reconnaître. Je veux que tu ailles les arracher au mal et me les ramener. Tu seras mon soldat, tu combattras le bon combat et je combattrai pour toi. Toute autre vocation n'est pas la tienne. Le cloître ne donne la paix qu'à ceux que j'y appelle. Toi, mon fils, tu ne trouveras la paix que dans la lutte." »

Théoriquement, peut-être le jeune collégien avait-il mal posé le problème, et c'est ce qui semblait le rendre insoluble. Quand il écrit : « Le religieux fait si peu pour le salut des âmes », il commet, si sa plume ne l'a trahi, une erreur manifeste (il le reconnaîtra dans la suite) : le religieux fait autant et plus que quiconque pour les âmes. Il n'avait pas pénétré le sens profond de la vie religieuse ni celui de l'apostolat ; il ne comprenait pas encore, ce qui deviendrait le pivot de sa vie, que c'est par la prière et le sacrifice que s'opère le salut du monde.

Mais Dieu départit diversement ses lumières aux hommes selon les vues qu'il a sur chacun. Si Édouard comprit mal alors la vie religieuse, c'est que celle-ci n'était pas sa vocation à lui ; Dieu le destinait à une autre mission et lui fit faire un autre choix : le bon, la suite le montrera.

Quoi qu'il en soit, dès qu'il fut décidé, une paix, un bonheur exubérant l'envahirent – ce qui est un signe que la décision était selon l'ordre. Une lettre de cette époque à un ami nous le fait voir redevenu l'allègre Wardje de jadis : « Je suis sauvage comme un lièvre ; je bondis dans la cour de récréation, je frappe la balle à la faire éclater, je taquine les petits, je cours de l'un à l'autre, je me sens gai comme un moineau. Je prie beaucoup, je communie tous les jours, je voudrais le faire toutes les heures. Je ne puis dire combien j'aime notre Seigneur et quel bonheur j'y trouve, quelle joie j'éprouve ici, quelle paix, quelle infinie sérénité. »

À dire vrai, la paix n'était pas tellement définitive. Les grandes eaux du doute s'étaient retirées, mais elles garderaient toujours une tendance à refluer. Bien des fois l'abbé Poppe retrouverait sur sa route la nostalgie de la vie religieuse. Mais, dans une vue plus exacte des choses, son regret ne serait plus source de crise, comme chez le curé d'Ars, mais ressort d'un élan vers un plus haut idéal.

Il avait trop considéré le cloître comme un séjour de douceur et de paix ; il devait encore se rendre compte que cette vocation déborde le cadre d'une discipline extérieure comme aussi celui du sentiment, et qu'il pouvait, qu'il devait, comme prêtre, prendre la vie des religieux comme modèle de sa vie sacerdotale. De là le constant souci qu'il montrera plus tard de la reproduire dans la sienne, de vouloir leur pauvreté, leur cellule dépouillée, leur recueillement, leur obéissance, et ce qui fait l'essence profonde de leur existence : la donation totale dans l'amour et le sacrifice.

Sous l'uniforme

Les portes de l'enfer

Sa rhétorique terminée, Édouard fut appelé au service militaire. Comme séminariste, il aurait pu s'en faire dispenser, mais c'eût été rejeter la charge sur son jeune frère Joseph ; il préféra, malgré qu'il en eût, subir lui-même l'épreuve. Il s'inscrivit au cours de philosophie du séminaire Léon XIII (Institut Cardinal Mercier) et fut incorporé à la compagnie universitaire de Louvain.

Fin septembre 1910, lesté d'une valise d'un mètre de long pesant trente kilos, d'un bâton et de son violon, il arrivait à l'unité. Non sans appréhension, pour tout ce qu'il avait entendu dire de l'immoralité de la caserne. Il ne se sentait pas du tout une âme de soldat, mais il était résolu à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et surtout à résister à toute influence pernicieuse : là comme ailleurs, il prétendait rester ce qu'il était.

Dans les premières heures, consacrées aux formalités et à l'équipement, il n'observa rien de mal et se plia à tout de bonne grâce. Mais au repas, ayant dit comme de coutume le bénédicité, il perçut quelques murmures narquois appuyés de clins d'œil entendus.

Le soir ce fut pis quand il se mit à genoux près de son lit pour faire sa prière. Réflexions, rires, quolibets fusèrent dans la chambrée : « Non mais, regarde-moi celui-là ! Il se croit au catéchisme ! Sacré bigot ! » Un soulier bien lancé le frappe, un deuxième projectile le frôle, un autre s'écrase au mur. Édouard n'a qu'une pensée : rester fidèle à sa résolution. Il poursuit sa prière comme s'il était au séminaire. Mais ceci lui révélait l'esprit de la maison.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sa joie déborde. Rencontrant un ami dans le hall, il l'entraîne dans un pas de danse devant la porte de la chapelle : comme David devant l'Arche d'alliance. « C'est la seule fois que cela m'est arrivé », dira-t-il plus tard en s'excusant de cet excès de pétulance.

Dès les premiers jours, le président, chanoine Brohée, donna des instructions qui, vraisemblablement, visaient spécialement les nouveaux venus. Il alla droit à l'essentiel : « Aimer le silence... Ce qui importe par-dessus tout, c'est la vie intérieure : un état permanent d'oraison et d'union avec Dieu. *Conversatio nostra in cælis* : la vie du chrétien est un ciel en devenir. »

Comme cela cadrerait bien avec les pensées intimes d'Édouard ! C'était la confirmation de ce que lui avaient appris ses lectures et qui maintenant pouvait se réaliser pleinement dans sa vie nouvelle. Oh ! oui, un ciel en vérité. « Ô cher silence, écrivait-il dans son journal spirituel, qui me gardes le doux sentiment de l'union avec Dieu ! Ô mon bon Jésus, que j'ai si peu compris parce que j'ai si peu écouté ! Oh ! que je marche, toute ma vie et à travers tout, l'âme silencieuse pour recueillir les paroles de vie qui montent, douces et saintes, de l'intime de mon être où Vous résidez... Merci, Jésus, je veux être tout à Vous. »

La première tentation qui guette le séminariste est la préoccupation de l'étude au détriment de la vie intérieure. Nombreux sont ceux qui y succombent. De là un dangereux fléchissement du sens surnaturel qui plus tard ira s'accroissant dans les travaux du ministère. C'est pour cela, avant toute autre cause, qu'il y a trop de prêtres médiocres : ils ont désappris de prier. Édouard, on l'a vu, avait quelque temps sacrifié à cette séduction, mais cette fois il était bien résolu à la vaincre. Le pieux chanoine Brohée était certes bien avisé de mettre à la clé de ses instructions ce primat de l'union à Dieu. Jamais il ne trouva un auditeur aussi réceptif que le nouveau séminariste.

Édouard, aussitôt, mit tout en œuvre pour sauvegarder cette précieuse vie contemplative : « Dès le matin, lit-on dans son journal, tellement intensifier cet état de communion avec Dieu qu'il persiste à travers toutes les distractions nécessaires, et qu'on le relève facilement au niveau désirable par des élévations répétées aux moments de loisir ; commencer toujours par se retirer dans le retranchement du silence intérieur pour se mettre en présence de l'hôte chéri qui y repose, se nourrir de cette heureuse et sanctifiante présence, marcher dans la vie l'oreille amoureusement penchée vers le doux Maître, ne laisser échapper aucune de ses inspirations, mais recevoir avec amour chacune de ses ineffables insinuations. »

Ce fut là désormais la vie profonde du jeune séminariste et sa constante préoccupation. C'est par là d'abord qu'il se sanctifia.

« Dans ces conditions, disait encore le conférencier, mais dans ces conditions seulement, le travail ne nuit pas à la prière, il en procède ; y voir un obstacle à la contemplation serait un blasphème : Dieu ne se contredit pas, et il nous demande l'un et l'autre. Qu'il ne se croie donc pas déshérité, amoindri, celui qu'il appelle à l'action, mais qu'il n'oublie jamais que, selon le plan divin, l'action doit se nourrir de l'oraison : *la vie intérieure est la base de l'apostolat*. Alors l'action de l'homme imite l'acte divin et participe à son efficacité. »

Tout revient donc à rester indéfectiblement uni à Dieu dans la pensée et dans l'action. Or cela, c'est la sainteté : « Vous devez vouloir être des saints. Ne croyez pas au slogan courant : “Le prêtre se sanctifie *en* sanctifiant les autres” : c'est un leurre. La vraie formule est : “Se sanctifier *pour* sanctifier les autres”. »

Édouard buvait ces enseignements. Il lui semblait que Dieu inspirait au président les paroles qui le concernaient personnellement, qui répondaient précisément à ses préoccupations et, lumineusement, lui expliquaient tout. Il comprenait pleinement, à présent, sa vocation, il voyait que sa mission de prêtre était aussi belle, pouvait être plus belle que celle du religieux, à condition de lui maintenir son véritable sens.

Mais de tout cela une conclusion ressortait qui s'imposa à son esprit avec la force d'une évidence et devint aussitôt une détermination absolue : *Je dois devenir un saint. Je veux devenir un saint !* Le jalon était planté : c'est vers cet objectif qu'allaient tendre, coûte que coûte, les efforts de toute sa vie.

Pour garantir sa résolution, il la déposa aux pieds de Celle qui déjà était devenue son recours habituel : le 25 mars, qui fut pour lui une journée d'illumination, il confia à Marie son grand désir, sa volonté d'être, par elle, tout à Jésus, et le 16 mai, lors d'un pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu, il se consacra à elle selon la formule de saint Louis de Montfort.

Ascèse

Il avait, au demeurant, trop de bon sens pour oublier qu'un amour oisif est un amour vain, que la conduite doit correspondre à l'élan du cœur, et que c'est dans la fidélité au devoir de l'heure présente qu'il doit donner ses gages. « Ne rien faire d'extraordinaire, répétait-il avec saint Jean Berchmans, mais m'acquitter des choses ordinaires avec une perfection extraordinaire. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est d'ailleurs du côté de l'ascétisme que l'orientait surtout son confesseur. Il le contraignait – lui-même l'avait demandé – au patient effort sur soi-même qui est la condition de toute vertu : l'énergie, la générosité, la patience, la charité, tout cela était l'objet d'un travail systématique sans cesse repris. Se sanctifier est un labeur de tous les jours.

Le gros point était l'humilité – la vertu la moins naturelle qui soit. Édouard luttait désespérément pour réprimer l'amour-propre, le souci de l'estime d'autrui et une timidité qui était l'effet de cette préoccupation. Celle-ci, il le sentait, faisait obstacle à sa vie intérieure. « Chaque fois que je suis troublé, note-t-il, je constate que c'est l'effet d'une blessure d'amour-propre. » La remarque est pénétrante ; nous pourrions tous en dire autant. Mais il en tirait, lui, l'austère conclusion : pour se sanctifier, le mépris vaut mieux que l'estime ; il faut aimer l'humiliation, la vouloir, la chercher.

Enfin il insistait pour que son directeur exigeât de lui une obéissance, une fidélité portée jusque dans les choses les plus minimes. Il en avait reçu cette consigne : « Vous acquitter exactement de tous les devoirs, jusqu'aux moindres, de façon à donner aux autres un parfait exemple. » Une consigne : il l'observa militairement, jusqu'à la minutie ; il avait dressé des tableaux où il notait journallement les péripéties du combat, succès et revers, et qu'il soumettait à son père spirituel.

Il n'est pas étonnant qu'avec de tels efforts il fût bientôt devenu, en vérité, « un parfait exemple » de séminariste.

Trop parfait au gré de certains. Le croirait-on ? Au séminaire il trouva, bien que sur un autre plan, la contradiction qu'il avait rencontrée à la caserne : lot habituel de ceux qui prétendent sortir de l'ordinaire. Dans un séminaire, comme en toute communauté d'hommes, il se rencontre des esprits forts qui, prenant déjà quelque assurance, estiment qu'il faut interpréter les règlements avec une certaine largeur, qu'on ne peut renoncer à sa personnalité, qu'on n'est pas des nonnettes, et que du moment qu'on étudie, qu'on s'acquitte dans l'essentiel des prescriptions disciplinaires « raisonnables » et des exercices de piété prescrits, on est suffisamment en règle, sans aller se perdre dans des vétilles d'un autre âge ni consacrer à des dévotions de surcroît un temps qui est dû au travail.

Aux yeux de ceux-là, naturellement, Édouard était un scrupuleux, un esprit étroit ; un prétentieux au surplus, qui voulait se faire admirer, un *mirus*, selon l'expression en usage dans le milieu, et pour eux, confortablement installés dans la médiocrité, un censeur et un trouble-fête.

Ils ne se faisaient pas faute de le montrer : à certaines attitudes, à certaines railleries, le fervent séminariste se rendait compte de ce sourd désaveu. Allait-il céder pour autant, descendre lui aussi au plan moyen ? Ah, non ! Sa résolution était là : devenir un saint coûte que coûte ; et cette mésestime en était la rançon. De quoi aurait-il peur ? D'un peu de mépris ? C'était dans son programme : précisément ce qui lui convenait, ce qu'il désirait pour mener son combat. Il tint bon, laissa dire et poursuivit son chemin.

Au demeurant, à côté de ces dissidents, nombre de ses compagnons partageaient son idéal, et il aurait trouvé là, s'il en eût eu besoin, un solide soutien. Depuis deux ans, il s'était formé aux séminaires de Gand et de Malines une association qui s'appelait *Filioli caritatis*. C'étaient de pieux séminaristes qui, résolus, eux, de tendre à la perfection sacerdotale, s'étaient ligués pour s'entraider dans cette tâche par la pratique de l'union à Dieu, l'obéissance stricte aux statuts et la charité fraternelle. L'âme de ce groupement était Robert Messiaen, étudiant de quatrième année de théologie qui, dans un corps chétif, portait une âme généreuse, délicate et profondément surnaturelle.

Il eut bientôt remarqué le nouveau venu : ces deux âmes se reconnurent au signe de l'idéal, et dès lors une vive amitié les unit dans leur amour commun du Christ. Avec empressement, Édouard s'affilia au mouvement. Il y goûta de grandes joies : là il se sentait compris, il y trouvait le climat qui lui convenait, sa ferveur pouvait s'y donner libre cours. Il ne tarda pas d'y partager avec Robert le rôle d'animateur.

Premières armes

Pour beaucoup l'étude de la théologie est desséchante. Mais parce qu'Édouard l'abordait dans un esprit « religieux », il sut en extraire la moelle de l'amour divin et la faire servir à son progrès spirituel : « savoir pour aimer ». Son journal, en une foule d'endroits, témoigne de cette tendance, de même que les notes marginales dont sont surchargés ses manuels.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Tant que vous sentirez, écrit-il, l'œil de l'homme modifier le fond de votre conduite, dites-vous que Dieu n'a pas la première place chez vous. Ô mon Seigneur, que ce soit l'expression de votre visage qui me dirige, et non le regard des hommes. »

Cette unité de vue et de désir lui garda la paix de l'âme en dépit des circonstances. Il médita beaucoup, en ces jours, sur la Providence, l'abandon à la conduite divine et l'offrande de sa vie au Seigneur.

« Confiance absolue en Dieu. Il veut notre bien plus que nous-mêmes. Il sait ce qu'il permet. Il dirige tout, pourvoit à tout. Pourquoi donc s'inquiéter ? Le présent a sa grâce, l'avenir aura la sienne. Mon Dieu, j'avais fait le sacrifice de ma vie. Qu'elle soit pour vous, puisque vous me la conservez. Je vous offre mon âme et mon corps comme un instrument docile pour votre œuvre divine. »

Il obéissait au curé comme à son supérieur. Par la grâce qu'il répandait autour de lui, il faisait sans doute à son hôte plus de bien qu'il n'en recevait ; mais il tâchait aussi de rendre tous les services qu'il pouvait, notamment pour les offices. Le 8 septembre, il remplit pour la première fois les fonctions de sous-diacre à l'autel : ce fut pour lui un jour de fête. Puis le curé lui proposa de donner le catéchisme aux enfants.

Ceci était tout à fait selon son goût et conforme à son zèle. « Ces petits demandent du pain, écrivait-il. Je ne les laisserai pas affamés ; avec amour je les prendrai sur mon cœur, je les nourrirai, je les fortifierai. Oh ! que je puisse vous faire aimer le Christ, vous faire voir en tout le visage du Christ, et par sa doctrine simple et sublime ; illuminer et embraser vos cœurs ! »

On voit dans quel esprit et avec quelle ferveur il abordait cette charge, que certains trouvent fastidieuse et secondaire. Il y apporta un soin extrême. Il avait trouvé dans la bibliothèque de la cure l'excellent *Traité du catéchiste* des Frères des écoles chrétiennes. Il l'étudia, l'annota, et put ainsi mettre au point la méthode qu'il s'était faite lui-même au séminaire.

Elle était fondée sur l'amour et le respect de l'enfant : « Sous cette enveloppe infirme, que votre œil illuminé d'en haut aperçoive les richesses de gloire qui doivent éclater en eux au jour de Jésus-Christ. C'est ainsi que Dieu les voit. Apprenez à les regarder de même, et vous aurez acquis un des plus grands secrets de la pédagogie chrétienne. Voyez, dit saint Jérôme, quels devoirs vous impose le précieux joyau qui vous a été confié, et avec quel soin vous devez élever une âme destinée à devenir le temple de Dieu. »

Les enfants, qui ont vite jugé leurs maîtres, sentaient en lui cette sympathie, qui d'emblée lui gagnait leur confiance. Données sous forme de dialogue, avec autant de chaleur que de précision, en un langage d'autant plus simple que la matière était élevée, ses leçons avaient le don de capter l'intérêt de ses jeunes auditeurs, qui étaient suspendus à ses lèvres.

Il ne se contentait pas de leur faire comprendre la vérité, il la leur faisait aimer : « La vérité ne doit pas seulement briller, mais échauffer et porter à l'action. »

Par-dessus tout il s'appuyait sur Dieu pour faire l'œuvre de Dieu. « Le Saint-Esprit est là, personnellement dans chaque enfant, pour féconder la parole de son catéchiste. C'est son œuvre plutôt que la nôtre qui s'accomplit. Compter sur la grâce plus que sur l'efficacité de ma propre parole. Et... ne pas perdre le fruit de la leçon par des retours sur moi-même. » Aussi le principal de ses préparations consistait-il dans la prière, les pénitences et les sacrements : apostolat surnaturel.

Nouvelles lumières

Les circonstances produisent du bien ou du mal selon l'esprit dont chacun les aborde. Pour beaucoup, un séjour hors du séminaire est une occasion de relâchement. Pour lui, ce fut un temps de grâce.

Au mois de septembre, M. Castelain fit une retraite avec ses deux séminaristes. Édouard s'y retrempa dans son grand idéal.

« Non, je ne serai pas un prêtre médiocre, un prêtre vulgaire. Avec Dieu et sa Mère je collaborerai à la sanctification des hommes. Étant saint, je serai un porte-Christ pour les autres, je leur apprendrai à reconnaître le Christ dans tous les événements de leur vie, dans les misères comme dans les joies.

« Bon Jésus, vous m'avez choisi pour me constituer dans les choses qui sont de Dieu. Comme vous m'avez élevé ! À quelle proximité, à quelle identité avec vous ! Je vous attirerai du ciel dans mes mains... Oh ! jamais je ne blesserai votre Corps mystique en vous manquant de respect ou d'attention ; toute ma vie sera tendue vers la fin de ma sublime vocation. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une sorte de peur le saisissait, et avec elle un nouveau doute sur sa vocation. N'avait-il pas présumé de ses forces ? Encore une fois, la pensée de la vie religieuse s'insinuait en lui. Oh ! le monastère ! La voie tracée, pourvue de tous les secours, le havre de la perfection ! Là, ce serait tellement sûr ! Là, il serait porté à la sainteté ; il aurait les aides voulues pour suppléer à sa faiblesse. Il notait ces avis d'un maître spirituel qui montrent sa préoccupation : « Consultez, priez. Si cet attrait perdure avec cette persuasion de votre impuissance à réagir contre un milieu, il faudrait le suivre : l'état est plus parfait. Mais décidez-vous avant le sacerdoce. »

Son conseiller l'en dissuade : « Vous pouvez atteindre dans le monde la perfection sacerdotale. Vous y ferez plus de bien – et dans le domaine social, ce qui est essentiel dans la vocation du prêtre. Jésus est content de vous. Je suis certain que vous serez prêt avant la fin du séminaire. »

Eh bien, soit, puisqu'on lui garantissait le succès. Il serait religieux dans le monde. Pour le moment, le séminaire serait son couvent : « Le séminaire est une maison de saints, à condition d'y maintenir cette atmosphère de sainteté. » Sa règle, ce seraient les statuts diocésains, son obéissance, celle qu'il avait vouée à ses supérieurs et à son père spirituel ; sa pauvreté, celle du bienheureux Gabriel de l'Addolorata, qui faisait chaque mois l'inspection de sa cellule pour n'y laisser que le strict nécessaire ; et quant aux pénitences, on lui permettait ici de dormir sur la dure, d'user de chaînes et de la discipline et de se mortifier en tout. « Celui qui reste dans le monde, disait saint Jean Chrysostome, doit modeler sa vie sur celle des moines. » C'est cela qu'il devait réaliser dans la sienne.

Le monastère, sans doute, est un séjour de recueillement et de prière, mais le recueillement est possible partout. Il suffit de le vouloir – de le vouloir fermement. Et d’abord de comprendre cet enseignement que le cardinal Mercier donnait à ses séminaristes comme décisif : ce qui importe par-dessus tout, ce n’est pas l’action, mais la préparation de l’âme à l’action. « Si la vie intérieure est nécessaire au religieux, écrit Édouard, elle m’est doublement nécessaire à moi. Par-dessus tout, sauvegarder cette vie-là, quand ce serait manifestement aux dépens de l’apostolat extérieur. »

Pour cela il faut se faire une solitude. « Ferme ta porte sur toi, dit l’*Imitation*, appelle à toi Jésus, ton Bien-Aimé, et demeure avec Lui dans ta cellule... Ma chambre sera une cellule, un sanctuaire. Là je me retirerai, seul avec Jésus ; là je ferai le silence, en moi et autour de moi, déposant tout souci étranger : et je pourrai écouter... Tu pourras parler, Jésus. Ce rendez-vous sera mon réconfort et ma sauvegarde au milieu d’une société bruyante. Tu le désires, je le désire aussi. Qui pourrait nous empêcher d’habiter et de vivre ensemble ? Ainsi ma vie exprimera la gloire de notre Père, les difficultés extérieures tomberont à la porte de notre petite cellule, tout regard humain en sera banni, et Toi seul tu seras pour moi la Voie, la Vérité et la Vie. Mon Dieu et mon Tout ! »

Cette intimité avec Jésus, il entendait la porter en tout lieu, en toute occupation. Pour en mieux assurer le ressourcement, il avait résolu, quand il priait le bréviaire en privé, d’y mettre, afin de s’en pénétrer, autant de temps que des moines dans leur chœur, et d’être obstinément fidèle, quelle que pût être la presse, à l’oraison et à la lecture spirituelle. D’abord cela : inutile de livrer bataille avant d’avoir des munitions.

Il vivait son bréviaire. Il le récitait un jour tout en se promenant avec son jeune frère le long de l'Escaut. Il interrompit soudain les Laudes : *Benedicite omnia opera Domini Domino* ; et, montrant le paysage : « Regarde, Joseph, comme tout cela est beau ! toutes les créatures chantent la louange de Dieu : le ciel et la terre, le soleil et les nuages, les arbres et le fleuve ; jusqu'à la moindre brindille, toutes proclament avec le psaume la grandeur et la bonté du Seigneur. »

Il avait transcrit cette phrase de Suarez : « Je sacrifierais toute ma science plutôt que de perdre un quart d'heure d'oraison. Au pied de la croix, sans livre on devient savant. »

La croix, encore... C'est elle qu'il voulait planter sur toutes ses résolutions pour en garantir la constance et le rendement. Sur la feuille de garde de son journal il avait tracé une grande croix avec cette légende : *In hoc signo vinces*¹ !

Cette évidence du salut par la croix, de la sanctification par la croix, de l'apostolat par la croix, s'impose de plus en plus à son esprit. Ah ! comme il y croyait, à l'efficacité, à la toute-puissance du sacrifice, de notre sacrifice achevant celui du grand Sacrifié ! Cette bonne croix, cette croix aimée, il l'attendait, il la demandait comme la grâce souveraine, la saisissait avec bonheur quand elle se présentait et, quand elle tardait, allait à sa rencontre par toutes sortes de pénitences corporelles, par la répression assidue de ses goûts, en s'attirant volontairement quelque humiliation. C'était dur parfois : raison de plus pour s'exécuter : « *Displicet, ergo faciam*, écrivait-il, cela me déplâit, donc je le ferai. »

Il prenait au sérieux, ce séminariste, la préparation au grand œuvre du proche sacerdoce !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette simplicité, cette confiance recouvrées lui valurent un renouveau de ferveur. « *Deus caritas est*, écrivait-il. Mon Dieu qui êtes amour, source et exemplaire de tout amour, l'Amour dans sa plénitude pourrait-il être moins fervent, moins tendre que dans ses participations finies ? Mon Père ! c'est ainsi que votre Fils nous a appris à vous appeler, votre amour est-il sévérité et votre présence une gêne ? Oh ! envoyez-nous cet Esprit qui bannisse en nous la crainte et l'anxiété, qu'il répande en nos cœurs le baume de votre bonté, de votre tendresse, que son inexprimable douceur nous apprenne à vous murmurer, comme des enfants : Père... Père ! Non, vos enfants ne sont pas des esclaves, vous leur ouvrez vos bras pour les presser sur votre cœur, et pour un baiser vous leur pardonnez tout. » Il avait retrouvé sa piété d'autrefois, celle qui était vraiment sienne : spontanée, ingénue, pleine de tendresse et d'un charmant abandon. Sur une image du Sacré-Cœur il avait écrit : « Édouard, m'aimes-tu ? » Et dans un élan il répondait : « Ô mon Jésus, toi seul, toi seul en tout et en tous ! Tu es mon Dieu, tu es mon tout. Sans toi la terre est un affreux désert, aride et désolé. Si je ne t'y trouve pas, je n'ai plus de raison d'être ; sans ton regard qui m'éclaire, je ne sais plus où me tourner, je ne vois plus ni chemin ni signe, ni rien qui vaille la peine d'être cherché. Qui pourrait me désaltérer ? Je n'aurais plus qu'à mourir... J'ai soif, j'ai soif de toi, dès l'aurore je te cherche, je ne cherche que toi, seul digne d'être cherché. Et quand je te trouve, oh ! alors je me sens chez moi, apaisé, blotti sur ton cœur et protégé par toi... Quand tu es là, je suis fort et fervent, tes paroles me sont douces comme le miel, je vis : ta vie est la mienne. Garde-moi près de toi, mon Bien-aimé. Je suis ton frère ; rends-moi semblable à toi : non pas un bâtard, un demi-frère. Semblable à toi ! »

Ce fut aussi, alors, un nouveau bond vers la sainteté – la sainteté qui est amour, qui n'est qu'amour. À la Toussaint de cette année, considérant tous ceux qui l'avaient précédé dans la voie royale, il avait écrit : « *Cur non ego ?...* Ce que ceux-là ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas ? » Lui, prêtre de demain ! Dieu l'attendait, il allait le charger de son œuvre divine : cette mission lui créait l'obligation de la sainteté, non pas d'une sainteté commune, mais de la sainteté héroïque. C'était l'indispensable condition de tout apostolat. « Ce ne sont pas les prêtres qui manquent, ni les religieux : ce sont les saints. En avant donc ! Point de résistance à l'amour : l'amour veut tout ou rien. »

Ordonné diacre en décembre, investi de la fonction d'annoncer l'Évangile, il écrit : « Sois un vivant Évangile, non pas un Évangile tronqué, falsifié, non pas ton Évangile à toi, ni celui des usages reçus ni celui de ton temps : celui du Christ ! Témoin du Christ, je dois être une vivante apparition du Christ, un autre Christ parmi les hommes. »

Le sacrifice du prêtre

Être un autre Christ : c'est-à-dire un crucifié. À la veille du dernier pas qui allait le conduire au sacerdoce, cette pensée, qui l'avait tant occupé, devient prépondérante. Son journal maintenant en est tissu.

« Prenez en vous les sentiments du Christ Jésus qui, étant Dieu, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, jusqu'à la mort de la croix. *C'est pourquoi* Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Il s'est anéanti... Et moi je voudrais être honoré ? Le disciple est-il au-dessus du Maître ? Si je veux participer à sa puissance, je dois avoir en moi ses sentiments.

« Jésus souffre... Ô Jésus, mon Sauveur, mon Dieu souffrant pour moi, oh ! je veux te consoler par mon amour, je veux souffrir avec toi, moi qui demain serai ton prêtre. Marie, Reine des martyrs, apprend-moi la leçon de la croix, la folie de la croix, et que toute autre chose se taise autour de moi ! Je suis faible, j'ai peur... Je puis tout en Celui qui me fortifie ! »

« Jésus, mon Maître, mon douloureux Exemple, je ne veux plus me plaindre, je suis ton disciple, ton esclave, uni à toi dans la souffrance.

« – Oui, vois-moi comme un agneau qu'on mène à la boucherie, intérieurement dans la tristesse et l'angoisse, extérieurement bafoué et martyrisé. Esclave, mon petit esclave, reste près de moi... plus près, plus près ; n'éloigne pas un instant ta tête de ma poitrine, ton regard du mien, reste avec moi et moi en toi. Tu devras passer par maintes tribulations... Plus près, mon enfant, plus près encore... Oublie-toi, reste dans mes bras. Sois mon petit bien-aimé..., mon Jean, l'enfant de ma Mère... »

« – Vois, Seigneur, je me signe, je me marque de ta croix. Fais que mes paroles ne mentent pas, fais que je sois un disciple plein d'amour de la croix, que je sois moi aussi crucifié, que je sois fou pour l'amour de mon Amour crucifié !

« Je serai prêt à souffrir, à mourir, à endurer aujourd'hui même le martyre pour sauver le moindre de mes frères... C'est décidé, c'est fait : il n'y a plus à revenir là-dessus. J'ai offert ma vie pour chacun d'eux dont le salut serait en danger : je me suis déclaré prêt à subir, avec ton aide, la mort la plus terrible, je me suis posé en authentique victime, destinée à souffrir, à être consumée pour toi et avec toi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« D'abord, dit-il, ne vous faites pas d'illusions : la paroisse est difficile. Beaucoup de misère, et la guerre y a ajouté. Peu de religion ; la plupart sont socialistes : rien à faire de ce côté-là ».

M. Van der Mijnsbrugge parlait d'expérience – d'une expérience plutôt malheureuse : il avait tenté, à ses débuts, d'aborder les ouvriers socialistes ; mais ses façons n'étaient pas faites pour lui gagner leur audience. L'échec avait été total et lui avait laissé sur ce point un vigoureux pessimisme.

« De mes deux vicaires, poursuivait-il, l'un est *au front*, et l'autre, que vous remplacez, s'est trouvé seul pour faire marcher les œuvres tant bien que mal. Vous le voyez, l'ouvrage ne manque pas.

– Je ferai de mon mieux, Monsieur le curé...

Bien, mais travaillez avec ordre. Et n'oubliez pas que le premier travail du prêtre est à l'église : relisez les Statuts.

– Oui, Monsieur le curé. Je tâcherai de vous donner satisfaction. Et si j'y manque, n'hésitez pas à me rappeler à l'ordre.

– Comptez-y. Mais avant tout, obéissez. Ce que je vous dis est raisonnable. Vous connaissez votre devoir.

– M. le vicaire général vient de me le rappeler. Mais y a-t-il des points auxquels je dois spécialement faire attention ?

– Bien sûr ! Voici. Tout commencer à l'heure exacte – exacte ! La messe, le patronage et le reste. Le matin, à 5h15, vous porterez le Saint Sacrement dans le tabernacle. À 5h25 vous distribuerez la sainte communion ; vous la donnerez aussi pendant votre messe : c'est le désir de l'Église. Vous ferez la surveillance durant la messe de sept heures. Le mardi et le samedi à 7h1/2, vous donnerez le catéchisme jusqu'à quelques minutes après huit heures ; vous ferez apprendre le texte par cœur aux enfants ; ils n'en connaissent encore rien... Et être à l'heure pour les repas ! Nous mangeons à midi, à quatre et à sept heures. Compris ?

– Entendu, j'y ferai attention.

– Je vous confie le patronage des garçons ; je vous y laisse pleins pouvoirs ; je prends moi-même celui des filles et le cercle ouvrier. Le dimanche, vous ouvrirez la porte un quart d'heure avant cinq. Prière du soir à sept heures, après quoi les petits rentrent à la maison ; les grands peuvent rester une heure de plus. Pas de bousculades à la sortie. Veillez à ce que les enfants s'amuse honnêtement, et exigez respect et obéissance. Dressez une liste pour que tout se fasse ponctuellement.

– Bien, Monsieur le curé, je serai heureux de profiter de votre expérience. Y a-t-il d'autres points ?

– Oui. Vos instructions du dimanche doivent être courtes : de sept à dix minutes tout compris. Ainsi l’ordonnent les Statuts. Et tout ce que prescrivent les Statuts est si sage, si sage !... Ne pas non plus voler trop haut : quelque chose de simple, que chacun puisse comprendre. Écrivez vos sermons, mon ami. Je l’ai toujours fait, et je n’ai jamais donné deux fois le même sermon. Sachez d’ailleurs que vous prêcherez plus par votre exemple que par vos discours. Durant le temps des confessions, je ne rentre jamais à la cure : je médite, je fais le chemin de la croix ou quelque autre exercice de dévotion. Faites de même... Pour le reste, en toute difficulté, venez me trouver et demandez-moi : « Monsieur le curé, comment dois-je faire en ceci ? »

Tout en écoutant religieusement ces conseils, ou plutôt ces ordres de son chef, Édouard admirait la simplicité de cette logique et l’assurance sans réplique de ces affirmations : « Moi je fais comme cela : donc... » D’ailleurs il y avait les Statuts : et c’était tout un.

Le curé reprenait, tout en mangeant énergiquement et méthodiquement :

« Ici, vous circulez librement dans la maison, sauf à la cuisine : ce n’est pas votre place. Pas de femmes dans votre chambre ; les parloirs sont faits pour cela... Encore un point : je n’aime pas que vous alliez trop dans les maisons, surtout pour des relations d’amitié. Les Statuts le défendent. S’il s’agit de malades ou de pauvres, c’est différent ; les socialistes eux-mêmes apprécient cela. Je ne veux pas d’un « vicaire des portes cochères », comme disent les gens : cela ne convient pas, Monsieur. D’ailleurs, les Statuts le disent aussi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Édouard le savait. Mais il avait besoin, en ce moment, de se l'entendre redire par une voix autorisée.

– Bien, Père, répondait-il, je vous le promets. Mais... mon oraison est si pauvre, si nulle ! Je n'en éprouve aucun réconfort.

– C'est bien vous, cela ! Vous voudriez toujours *sentir* votre dévotion. Gourmandise spirituelle ! Il ne s'agit pas de goûter, mais de vouloir. Pour le reste, attendez l'heure de Dieu, agissez en tout « comme si » vous étiez plein de ferveur, et supportez l'épreuve.

– Ah ! si je savais que ce n'est qu'une épreuve et que je n'offense pas Dieu !

– Ne pas savoir que la croix est une croix est une partie de la croix. Acceptez-la telle quelle.

La croix ! Le sage directeur touchait là l'argument décisif. Édouard se rappela l'offrande de son ordination, que la fièvre de l'action avait un peu voilée. *Victime !* Victime pour les âmes, l'apostolat par la souffrance. Puisque c'était là celle que le Christ lui réservait, il l'accueillerait avec amour.

Bravement, il fit front, bien décidé à suivre coûte que coûte la consigne : prière d'abord, même sans ferveur sentie, et surtout alors.

Et « le démon se retira de lui ».

Plus d'une fois encore la tentation se représenterait dans la suite, mais sa résolution était sans appel et chaque fois la vaincrait. « Je me méfierai, écrivait-il, de tout zèle apostolique qui ne cherche pas le saint repos en Dieu. »

Fidélité

Pour mieux assurer sa persévérance, il s'était affilié à l'association de prêtres *Pia Unio* dont la devise était : « Tout pour Jésus » et qui exigeait entre autres pratiques la fidélité à l'examen de conscience quotidien.

Le bréviaire, il continua, quelle que fût la presse, à le dire lentement, « aussi lentement que les moines dans leur chœur », à le méditer, à le *prier*. Il soulignait, notait, commentait les passages qui le frappaient. On a rempli dix cahiers de ces annotations.

Ah ! c'était là prendre le bréviaire au sérieux ! C'était autre chose que d'y voir obligation importune, qu'on relègue aux moments perdus pour marmonner les textes vaille que vaille. L'office divin gardait ainsi son sens, sa valeur d'*opus Dei* : adoration du Seigneur et nourriture de l'âme, œuvre essentielle du sacerdoce.

Quant à l'oraison, c'était elle aussi une heure sacrée qui primait toute autre occupation. Il n'avait pas le temps ? Il ferait du temps pour y vaquer, « coûte que coûte », dût-il pour cela renoncer à telle ou telle activité qui lui parût indispensable.

« Le Maître est là qui t'appelle » : on laisse tout pour répondre à cet appel. Cela pouvait être contrariant, sembler déraisonnable, exiger parfois du courage. N'importe : Messire Dieu premier servi. Il fallait être intransigeant.

Il se sentait l'esprit vide et le cœur sec ? N'importe encore. Prier, c'est être avec Dieu, quelles que soient les dispositions psychologiques du moment : « Être content d'être devant lui et de le savoir présent, et rester pendant une heure avec ce seul contentement, sans rien dire, sans éprouver de consolation... Être simplement devant Jésus, dans cette nue conscience de foi : Il est ici, je veux rester avec lui. »

Prière aride – prière efficace malgré les apparences : l’homme n’agit pas, mais Dieu agit en lui. « Dans ce contact muet, Jésus peut imprimer dans notre façon d’être sa façon d’être sacerdotale... Sans l’oraison, il est impossible de prendre en nous les sentiments de Jésus. »

Quelle que soit sa forme, l’oraison renouvelle et entretient la ferveur qui risque de s’éteindre aux temps de surcharge ou d’aridité. L’abbé Poppe appelait cela « remettre de l’huile dans la lampe » ; et cette lampe, il s’en rendait compte, devait brûler, vive et claire en lui pour pouvoir éclairer les autres.

« Tout dépend de la grâce, écrit-il. Sans doute il ne faut négliger aucun moyen naturel, mais ils doivent être pénétrés de la grâce et fécondés par elle. Or la grâce s’obtient particulièrement par les sacrements et la prière.

« Un quart d’heure d’oraison volontairement omis signifie autant pour le prêtre qu’une âme abandonnée que peut-être il ne retrouvera jamais... Une demi-heure passée devant le Saint Sacrement agit plus sur les âmes que la prédication de huit jours de retraite... La prière est la clef du Cœur de Jésus. » Désormais, quoi qu’il survînt, il fut inébranlablement fidèle à ses deux oraisons quotidiennes.

Perplexités

Mais une nouvelle difficulté se présentait ici. Déjà avant la fin de son séminaire, il avait pris le Père Claeys Bouuaert comme confesseur. Il s’était lié d’autre part avec un carme, le P. Joachim, avec lequel il avait des entretiens spirituels et qu’il consultait volontiers. Il y avait là en présence deux écoles de spiritualité d’esprits assez dissemblables.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Persévérez dans la pauvreté extérieure (meubles, vêtements, etc.) ; à table, gardez votre esprit élevé par une constante mortification : prenez de préférence des mets qui vous déplaisent ; jamais de sel ; abstenez-vous d'alcool et de tabac ; bavardez le moins possible, notamment avec la servante.

« Une telle ligne de conduite vous vaudra beaucoup de difficultés avec votre curé. C'est une raison de plus de la suivre. Faites-le nonobstant tous les blâmes et les railleries ; devant les critiques, taisez-vous. Ce conseil vous est nécessaire en ce moment de votre vie sacerdotale ; elle avait un peu fléchi.

« Voilà : ce sera parfois dur. C'est la rançon de la vie mystique, c'est à ce prix que vous y parviendrez. Et c'est là la charité : choisir non pas ce qui fera le plus de plaisir, mais ce qui fera le plus de bien ; non pas le souci de plaire, mais le don total de soi à Dieu. »

C'était assez hardi, vu la situation du jeune vicaire, et je pense que peu de confesseurs seraient aussi délibérément allés de l'avant. Mais la clairvoyance divine confond celle de l'homme. Une direction, aussi bien, se juge au résultat. Celui-ci montrera que ce fut pour l'abbé Poppe une des grandes grâces de sa vie d'avoir trouvé sur son chemin un guide si nettement surnaturel et... humainement si peu prudent.

Les suites immédiates ne tardèrent pas à se faire sentir. D'abord le curé remarqua l'air concentré de son vicaire pendant les repas et son peu d'appétit. « Vous devez manger, lui disait-il, pour le travail que vous fournissez. Manger n'est pas un péché ! ... Et puis, vous gelez dans votre chambre. Vous exposez votre santé, mon ami. C'est cela qui est un péché. »

Et voilà-t-il pas que ce garçon se mettait à ne plus fumer, à refuser ses cigares et à ne plus prétendre toucher à un verre de vin ! Édouard avait beau prétexter que ces choses nuisaient à sa santé – ce qui était vrai – « Allons, pensait le curé, il veut encore faire de l'ascétisme. »

Jusqu'ici cela ne tirait guère à conséquence, mais bientôt le différend prit une tournure plus fâcheuse. Le grand plaisir du curé était de s'attarder après le souper pour deviser de choses et d'autres avec le vicaire, tout en fumant un cigare. Mais le P. Claeys, qui ne perdait tout de même pas le sens de la prudence, avait enjoint à son pénitent de se coucher une heure plus tôt. Édouard, défait, en avait besoin : s'il écourtait son sommeil, il ne valait rien le lendemain, ni pour la prière ni pour l'apostolat. À l'heure fixée il se retirait ; et le curé, qui n'avait rien d'un méditatif, était vexé d'avoir à fumer sa pipe tout seul. « Soyez aimable, mais intransigeant, avait dit le Père. Votre curé vous trouvera bien un peu excentrique, mais il n'y a pas de mal à cela. »

Parfois le curé recevait des prêtres amis. Après le dîner on passait un agréable après-midi à causer en prenant un verre de vin. M. Van der Mijnsbrugge tenait à ces amicales réunions. Édouard, en ces rencontres, était fort ennuyé. Ces conversations prolongées, qui d'ordinaire avaient peu de rapport avec le surnaturel, étaient si éloignées de ses préoccupations intimes ! Après cela il se sentait vidé, coupé de Dieu et de la prière. S'y refuser, d'autre part, était manquer d'égards à ses confrères.

Il avait essayé d'abord de leur tenir compagnie pendant une demi-heure, voire quelques minutes, puis de s'excuser. Mais il était alors difficile de rompre. Parfois il se laissait entraîner à s'attarder ; il s'accusait alors de lâcheté. Que s'il s'évadait il se jugeait insociable.

– Que faire ? demandait-il à son confesseur. Je voudrais satisfaire tout le monde ; mais à assister à ces réunions, je me sens devenir un prêtre vulgaire. Et, physiquement, cela me rend malade.

– S’il en est ainsi, dit le Père, n’y allez plus du tout. Les moyens termes ne sont pas votre fait. Tâchez seulement, autant que possible, de ne pas attrister votre curé.

Mais ceci touchait au vif l’honnête pasteur, dont la sagesse était précisément celle des moyens termes. Il était morfondu des façons de son vicaire. Que penseraient les confrères ? Et que dirait Monseigneur ? Et puis son autorité était en jeu : c’est en vain qu’il morigénait le récalcitrant, et le silence paisible avec lequel il accueillait ses remontrances pour n’en tenir aucun compte, l’exaspérait. Il eût préféré une franche révolte.

Édouard, à vrai dire, perdait tous ses moyens devant cet homme violent, si différent de lui et si sûr de lui-même : le silence était sa seule ressource. Comment lui expliquer ?... Comment lui faire comprendre les vrais motifs de sa conduite ? Impossible : les plans de leur pensée étaient trop distants pour pouvoir se joindre. Un jour, après une vive sermon, il en était venu à écrire une lettre au curé pour s’excuser de son mieux. Mais les nuages s’amoncelaient, l’orage grondait sourdement, avec parfois un éclair. Il devait finir par éclater.

Le jour de son anniversaire, on avait fêté M. le curé. Les garçons du patronage avaient chanté devant lui et déclamé un compliment que le vicaire avait rimé en son honneur. Dans l’après-midi, M. Van der Mijnsbrugge reçut quelques confrères qui venaient lui présenter leurs bons souhaits. Il invita avec instance le vicaire à être de la partie. Lui refuser ce plaisir eût été lui faire de la peine. Édouard descendit. Le curé, était de belle humeur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais quand il en parla au curé, celui-ci se montra cette fois nettement réfractaire. Vraiment, ce vicaire était trop entreprenant ; où s'arrêterait-il ? Avec toutes ses inventions, il finirait par bouleverser le cours régulier de la vie paroissiale. Et à quoi bon tout cela ? Feux de paille : une fois à l'usine, ces enfants prendraient tout de même la teinte de l'endroit. Il « attrape des mouches », grognait-il.

Que veut-on, il y avait là deux conceptions incompatibles : pour lui, le ministère pastoral était limité strictement au bercail des fidèles ; pour l'abbé Poppe, l'égaré était « la centième brebis ». L'un n'admettait que les usages reçus, l'autre ne cherchait qu'à les dépasser. Et puis M. Van der Mijnsbrugge n'aimait pas les initiatives qui ne venaient pas de lui : il y voyait comme une atteinte à son autorité.

Il ne voulut pourtant pas trop contrarier son vicaire. Les règlements militaires ne disent-ils pas qu'il faut favoriser l'initiative chez les subordonnés ? « Eh bien, dit-il finalement, essayez, mais à vos risques et périls. »

Le zélé vicaire passa aussitôt à l'action. Il savait organiser. Les deux œuvres se conjuguaient, l'une procédant de l'autre et toutes deux se soutenant mutuellement. Le 4 février 1917, il rassembla les déléguées de la ligue des filles et leur demanda leur collaboration « pour conduire au bien et à la vertu les petits enfants de la paroisse, leur apprendre à connaître et aimer Jésus dans son Sacrement et les préparer à leur première communion et à la communion fréquente ».

Quelques jours plus tard, il leur exposa le plan d'action. Avant tout, les moyens surnaturels : prière, méditation, communion, pénitence. Sur cette base on pourra aller de l'avant. On invitera les parents à envoyer leurs enfants aux réunions, qui auront lieu tous les jeudis, de 4 à 5 heures. Les catéchistes – c'est le nom qu'elles prendront – s'occuperont chacune de deux ou trois petits. Lui-même déterminera la matière de la leçon et en donnera le plan ; après celle-ci, il réunira tous les enfants pour reprendre et mettre au point l'enseignement donné.

Il prévenait les objections : « Ne dites pas : Je n'ai pas l'aptitude voulue pour cette tâche. Les capacités ne comptent guère : l'amour, le renoncement, voilà qui vous inspirera les paroles efficaces. Le curé d'Ars enseignait plus par ses pénitences que nous par toute notre théologie. »

Plusieurs acquiescèrent. L'œuvre des catéchistes était fondée.

Le curé cependant avait continué de penser à l'affaire. « Vous devriez aller trouver Mlle Branquaert, lui dit-il un jour, elle a de l'expérience. » Était-ce un revirement en faveur de l'œuvre ? Ou bien, plutôt, trouvait-il prudent d'adjoindre à son rêveur de vicaire quelqu'un qui eût les pieds mieux à terre ? Dans les deux cas il avait bien choisi : c'était en effet une maîtresse femme que Mlle Elvire Branquaert. Très pieuse, vivant en ascète, elle consacrait sa vie aux bonnes œuvres, notamment à donner le catéchisme, chez elle, à des enfants, surtout aux plus abandonnés ; et elle y mettait un savoir-faire achevé.

L'abbé Poppe alla sonner à sa porte. Il vit paraître une sorte de gendarme en jupons, figure ronde énergique, l'air engageant d'un taureau prêt à foncer. Comme il exposait l'objet de sa démarche, dans cette attitude réservée, tête baissée et yeux mi-clos, qu'il prenait devant les femmes, elle l'interrompit, bourrue :

– Monsieur le vicaire, je veux bien voir ce que je puis faire pour vous ; mais à une condition.

– Ah ! Quoi donc ?

– C'est que vous leviez la tête !

Édouard obéit et lui montra ses beaux yeux clairs qui souriaient.

– Hum ! fit Mlle Branquaert, est-il convenable que je travaille avec un aussi jeune prêtre ? D'ailleurs vous n'avez aucune expérience... Enfin, voyons : êtes-vous « esclave de Marie » ? (C'est le nom que prennent les consacrés selon Montfort.)

– Oh ! oui.

– Bon, alors. Examinons donc ça.

Et de l'interroger sur ses projets, avec une précision de vieux colonel ; puis de lui exposer ses propres principes et ses procédés, en phrases nettes et tranchantes, mais imprégnées du plus pur sens surnaturel. « Faisons donc du Pie X ! » dit-elle en conclusion... « Bien, repartit Édouard, jouons au Don Bosco ! »

Ils se trouvèrent parfaitement d'accord. Si dissemblables qu'ils fussent, ils s'étaient compris, s'étant rencontrés dans les sphères de l'Esprit. Mlle Branquaert fut, de ce jour, le bras droit de l'abbé Poppe : deux apôtres également fervents marchant de conserve vers l'idéal.

La première leçon eut lieu le 5 avril : sept catéchistes et dix-huit enfants étaient présents. Tout réussit au mieux. Les enfants se montraient ravis tandis que les « demoiselles » les reconduisaient chez eux.

Le pédagogue improvisé crut pourtant, après quelques réunions, devoir soumettre ses procédés et les textes de ses leçons au directeur de l'école normale du Strop. Il s'attendait à de nombreuses critiques, il ne reçut que de chaudes félicitations.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À cette époque une nouvelle difficulté surgit, menaçant d'achever l'œuvre : l'hiver était là, et on ne trouvait plus de charbon (c'était toujours la guerre). Il recourut à son aide fidèle : « L'œuvre des catéchistes, dit-il à Mlle Branquaert, est l'œuvre de Dieu, elle est indispensable. Essayons tout pour la sauver. Vous avez du charbon, de la lumière, de la place et du temps. Vous aurez des bancs, dussé-je les fabriquer de mes mains. » La généreuse femme donna asile à l'œuvre dans sa propre maison.

Mais elle habitait en ville, loin de Sainte-Colette ; et elle admettait aussi les enfants des autres paroisses de Gand. L'œuvre perdit ainsi son caractère paroissial ; or le curé était jaloux de se réserver l'activité de son vicaire. Il savait, de plus, que Mlle Branquaert s'intéressait surtout aux enfants de familles incroyantes, ce qui lui était particulièrement antipathique. C'était l'occasion de liquider une entreprise qu'il n'avait jamais approuvée.

À la Noël, il y eut une fête au nouveau siège de l'œuvre. Quand le curé, qui jusque-là avait laissé faire, apprit que des enfants de la paroisse et le vicaire lui-même y avaient assisté, sa colère éclata. Il défendit aux enfants d'aller encore chez Mlle Branquaert et enjoignit à M. Poppe de s'abstenir dorénavant de toute action hors de la paroisse. C'était enfin le coup au cœur. Silencieusement, l'humble prêtre s'inclina.

Deux mois plus tard, il était appelé à l'évêché. L'évêque, Mgr Seghers, lui demanda des explications sur son attitude et ses activités dans l'œuvre. Il l'écouta avec une bienveillante attention, puis lui dit :

« L'œuvre des catéchistes est bonne et utile. Mais elle est devenue interparoissiale. Vu la situation, il vaut mieux que vous n'en gardiez pas plus longtemps la direction. Obéissez à votre curé, et laissez cette œuvre ; dites à Mlle Branquaert de la continuer en employant toujours l'excellent texte de leçons que vous avez rédigé. »

Tandis qu'il parlait, l'abbé Poppe était tombé à genoux pour recevoir l'arrêt ; et, pour mieux marquer sa filiale soumission à « son Père, l'évêque », il lui demanda des instructions sur quelques autres points. Ému aux larmes par l'humble acceptation du jeune prêtre brisé, l'évêque le releva avec bonté. « Faites ce sacrifice, cher ami, dit-il en le bénissant ; votre obéissance sera récompensée, et l'œuvre n'en souffrira pas. » Une fois sorti, Édouard sentit en lui un écroulement. C'en était donc fait ! Il était expulsé de l'œuvre qu'il avait lui-même conçue et érigée avec tant d'amour et d'efforts, sa pensée profonde, son constant désir, son espoir. Et au moment où elle promettait de si joyeuses récoltes ! C'est comme si on lui eût arraché des entrailles quelque chose de lui-même. Pourquoi avait-il tant travaillé, peiné jusqu'à s'exténuer ? Plus de but devant lui, plus rien ; un vide écœurant. Oh ! pourquoi Dieu lui avait-il mis au cœur tant d'amour et de zèle, si c'était pour aboutir à cela : l'effondrement de tout ? Quelle blessure il se sentait au cœur !

Mais... ne l'avait-il pas demandé ? Victime... Victime pour le salut des âmes : n'était-ce pas là sa vocation ? « Je veux souffrir... » Ah ! ceci était la réponse divine à son ardente prière. Oui, son œuvre maintenant devenait elle-même divine : Dieu en prenait les commandes suivant ses transcendentes méthodes : par la toute-puissance de la croix ! « Quand tout n'est plus que souffrance, quand notre œuvre va à rien, alors c'est l'œuvre de Jésus. » Il alla à l'église dire un douloureux, un joyeux *Te Deum*.

Rentré dans sa chambre, il écrivit à Mlle Branquaert pour lui faire part de son entrevue avec l'évêque.

« Mademoiselle, lui disait-il, d'avance je sais votre réponse : ce sera la mienne, j'en suis certain. Nous obéirons, vous en poursuivant l'œuvre, moi en m'en retirant : car pour vous comme pour moi, rien ne prévaut contre l'obéissance. Je préfère à toutes les bonnes œuvres l'obéissance à mon évêque.

« Je cesserai donc mes visites, puisqu'elles n'ont plus de raison d'être. À dire vrai, Mademoiselle, mon rôle était fini : quelles que puissent être les suggestions de mes désirs et de mon amour-propre, je suis convaincu que l'œuvre n'a plus besoin de moi. Je dépose tout, l'œuvre, les catéchistes et vous-même entre les mains de la Providence. Quel bonheur si je puis savoir que votre acceptation est aussi sereine et entière que la mienne ! Dieu vous bénisse, vous seconde, vous récompense. »

Si absolue fut sa volonté d'obéissance que, quand un peu plus tard Mlle Branquaert, de l'assentiment du curé, fonda à Sainte-Colette une section de l'œuvre, il se refusa à toute ingérence dans la direction : cela lui eût paru échapper à la soumission par un biais. Il se contenta de prier.

Les transes du martyre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais le meilleur de son temps était consacré à la prière. Il fallait profiter de ce relâche que lui accordait le Seigneur ; il le faisait avec bonheur. Deux fois par jour il allait prier à une chapelle de la Vierge proche du couvent ; et, comme la promenade obligatoire faisait partie de son programme thérapeutique, le plus souvent il dirigeait ses pas vers la « chapelle des bateliers », à vingt minutes du village, où il s'attardait longuement.

L'oraison surtout, la prière intérieure, était sa grande occupation. Il ne devait plus la disputer aux œuvres : aussi s'y plongeait-il. Et comme c'était toujours une oraison « pratique », elle le suivait, l'imprégnait partout et en tout : elle était sa vie.

Là, dans ces colloques avec le Christ aimé, il recevait la surnaturelle lumière qui lui faisait comprendre toutes choses et aimer toutes choses, les voies de la Providence et sa situation actuelle. Et avec la lumière, le réconfort, la paix, la joie. C'est la vérité qui sauve.

« La paix dans la croix, écrit-il. *Pacifica victima*, pas de victime qui ne soit “victime pacifique”, victime joyeuse : *victima gaudeat*.

« Jette tout souci en Celui qui prend soin de toi. Suis François d'Assise, qui t'a conduit plus près du Cœur de Jésus. Vois-le devant le Crucifié plongé dans de lourdes ténèbres ; seul un rayon de la grâce éclaire leurs deux visages. Jésus, ce nom évoque ses souffrances. Souffre donc comme Lui. Pense à Lui, non plus à toi : là est la paix. *In pace*. »

C'est sur l'amour qu'était fondée cette paix. Un amour à la fois viril et tendre : capable de s'oublier jusqu'à tous les sacrifices pour que son règne, à Lui, arrive, et d'autre part plein d'affection, ingénument avide d'être aimé et s'émerveillant de cette prédilection.

« Aime-moi, Seigneur... Je suis si pauvre ! Fais ce miracle : aime-moi, si indigne que je sois. Seigneur, puis-je le croire ? Tu m'aimes, mon Seigneur ?... Oh ! si Jésus est à moi, que m'importe d'être inutile et méprisé ? Viens, Jésus, que je sois ton Jean. Viens, croix de Jésus, ne tarde pas.

« – Je suis avec toi, Édouard, je suis à toi, je t'aime, je t'ai choisi : et voici que les collines distilleront la rosée.

« – *Dilexit me !* Il m'a aimé, malgré ma misère... Montre-moi ton visage, mon cher Seigneur, et je serai sauvé... Sourire à Jésus. Sourire à la volonté de Dieu. S'abandonner. *Adveniat regnum !* »

Sourire à Jésus (le mot est du curé d'Ars) : charmante façon de pratiquer l'héroïsme. Moyen le plus suave, et aussi le plus puissant : seul l'amour va jusqu'au bout de l'héroïsme. L'amour est fort comme la mort.

Les nouveaux amis

L'ermite improvisé n'avait pas tardé à se faire des amis, comme partout où il passait. À vrai dire, tous l'étaient, jusqu'au plus gâteux des vieillards hébergés. Il avait le don de sympathie : en souriant à Jésus il souriait aux autres.

Les Sœurs d'abord, qui admiraient son rayonnant sens surnaturel. Surtout la supérieure. Religieuse fervente, elle était bien aise d'avoir son « saint ». C'était une fête pour elle de converser avec lui, de recevoir ses conseils, de réchauffer sa ferveur au contact de la sienne. Au demeurant femme active, pratique, avec un sens parfait du gouvernement, elle était surtout d'une inépuisable bonté : une mère, tant pour les membres de l'établissement que pour les malades et les malheureux de l'extérieur. Elle s'inquiétait de la santé du pauvre aumônier et y veillait assidûment.

Et puis une autre présence maternelle : le 11 novembre, le jour même de l'armistice, Mme Poppe, traversant les troupes d'Allemands en débandade, était venue avec ses deux plus jeunes filles s'installer au couvent de Moerzeke. Ce n'est pas sans regret qu'elle avait quitté la maison qui avait vu grandir ses enfants et mourir son bon mari, mais le bonheur d'être avec son Édouard, son prêtre, avait raison de tous les chagrins. Elle pourrait, après tant de travaux, couler désormais des jours paisibles auprès de lui.

La grande amitié d'Édouard, à cette époque, fut celle du vicaire De Keukelaere. Leurs âmes vibraient à l'unisson dans l'amour du Christ. Ils s'appelaient « frère » entre eux, mangeaient ensemble, priaient, étudiaient ensemble, faisaient ensemble des projets pour le règne de Jésus et de Marie. Chaque matin ils se bénissaient mutuellement et chaque soir se confessaient l'un à l'autre. Ce fut pour Édouard un des temps les plus heureux de sa vie.

Tous les jeudis ils faisaient l'Heure Sainte à la chapelle. Quelques vieux s'en aperçurent et se joignirent à eux. Puis ce furent les Sœurs. On y admit bientôt les meilleures élèves des écoles ; les parents suivirent. Si bien que la chapelle se trouva pleine et que l'Heure Sainte devint une belle cérémonie avec chants et lectures. L'abbé Poppe y faisait une courte allocution, suivant son procédé habituel : après avoir, avec chaleur, réveillé dans les assistants l'amour de Jésus, il leur apprenait à le porter dans leur vie quotidienne et leur donnait un point de vertu à pratiquer et une intention pour la semaine.

« Quand je suis allée à l'Heure Sainte, disait telle mère de famille, je supporte tout plus facilement, parce que je sais que c'est utile. »

Les deux amis étaient ravis de ce succès.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Ah ! songeait-il tristement, que d'âmes j'aurais pu sauver si j'avais été un saint ! Pourquoi ai-je tant sacrifié à l'amour-propre, au lieu d'être tout à Jésus ? Pourquoi ai-je perdu ce temps précieux qui ne m'était donné qu'une fois, une seule fois ? Oh ! si je pouvais recommencer ! Comme j'embrasserais le pur Évangile ! *Nudum Evangelium*. Comme je mépriserais le jugement des hommes pour ne songer qu'à celui du Seigneur, devant qui je vais paraître maintenant ! »

« Je ne me sentais pas un héros en ce moment, écrit-il un peu plus tard à sa sœur. Je devais écarter tout regard sur moi-même et me confier aveuglément en la miséricorde de Jésus. »

« Frère, murmurait-il à un ami qui avait enfreint la consigne, les gens me prennent pour un saint. Mais moi, je sais... Et ils oublieront ma pauvre âme en purgatoire. Vous, du moins, vous prierez pour moi, n'est-ce pas ? »

Heureusement, Marie était là : son ultime recours. « Ce qui me consolait alors, c'est que j'avais toujours aimé ma Mère, que je lui avais appartenu tout entier. » Elle le sauverait malgré sa misère. Et sans cesse son cri montait vers elle : « Montre que tu es Mère, assure mon passage, et que je voie Jésus pour être heureux à jamais. »

Un long martyre

Il en réchappa cette fois encore. Mais alors commença le « long martyre » auquel il s'était offert.

Étendu sur son lit, ne pouvant ni lire ni écrire, osant à peine faire un mouvement, sans autre horizon que le plafond de sa chambre, il était comme une chose inerte. Sa pensée même se refusait à fonctionner dans un corps qui ne la servait plus, et, quoi qu'il fût, elle revenait misérablement se fixer sur les douleurs de ce pauvre corps abîmé. Son âme semblait lui échapper. Ah ! il était loin des grands élans d'amour et des beaux rêves d'apostolat !

Une grosse épreuve était de dépendre des Sœurs pour les soins les plus intimes. Sa pudeur s'en offensait et, dans un scrupule de délicatesse, il craignait constamment de blesser la chasteté. Il tâchait de s'en dispenser, au risque d'aggraver son état. Seule l'obéissance à son confesseur pouvait le résoudre à les demander. Mais il exigeait alors de la garde-malade de réciter sans relâche des prières, tandis que lui-même serrait le crucifix dans ses mains.

Il s'obstinait à prier à longueur de journée, mais c'était dans une incurable aridité ; et, navré de cette prière sans âme, sans ferveur apparente, il s'appliquait la parole d'Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Et voici que, pour comble de disgrâce, le vieil homme, profitant de cette impuissance, semblait resurgir des bas-fonds de son être avec tous ses vices, comme s'il ne les eût jamais combattus. Une sorte d'aigreur habitait son âme, qu'il ne parvenait pas à refouler : on eût dit quelque chose de physique qui le dominait. Pour des riens, il lui échappait des mouvements d'impatience : « Que faites-vous donc là, maman ?... Mais non !... Un peu plus vite, ma Sœur !... Vous faites trop de bruit, laissez-moi... » Un instant après il se repentait de ces vivacités, rappelait la Sœur et tâchait de réparer ses mauvais procédés. Mais le jour même il retombait. « Je prends des résolutions, disait-il piteusement, et dans le moment où je les répète je les enfrens. Je désavoue ces mouvements, et je n'arrive pas à les réprimer. »

Lui, si mortifié, il devenait attentif à sa nourriture. Il se montrait difficile, capricieux, et laissait échapper son mécontentement. C'était bien naturel chez un malade, mais combien humiliant pour un ascète ! Il était beau, son esprit de mortification ! On pouvait bien le prendre pour un saint !

Enfin, le croirait-on ? dans cette sorte de déchéance de ses vertus et de sa pénitence passées, il éprouvait des sentiments d'orgueil et de sottise vanité. « Je parle aux autres de sainteté, et ma misérable vie intérieure, pleine de tiédeur et d'orgueil, offense le regard des anges. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est dans l'éclairage de cet amour profond, tout ensemble peine et joie, qu'il faut voir l'abbé Poppe pour saisir le ressort intime de ses admirables vertus : elles ne sont que les diverses facettes de cette gemme unique.

Détachement intérieur

L'attitude d'âme la plus étroitement apparentée à l'amour – au point de n'être que son exact revers – est l'abnégation, le détachement de soi-même poussé jusqu'à l'oubli de soi : l'homme qui aime profondément ne pense plus à lui, il pense à l'autre ; ou s'il s'occupe encore de soi, c'est en fonction de l'autre : pour chercher à lui plaire, à lui ressembler, à mériter son amour.

Le « saut vers la croix » a rompu les attaches d'Édouard avec son « moi » pour le livrer à l'amour. Il est devenu étranger à lui-même ; ce qui lui survient, ses peines, ses joies, ses intérêts, sont ceux « d'un autre » ; il n'est, lui, qu'un instrument dans la main de Jésus pour accomplir ses volontés. De là une disponibilité totale pour tout ce que l'amour demandera de lui et une générosité sans réserve.

De là aussi cette patience qu'on a pu admirer en lui. L'épreuve était finie qui l'avait fait quelque temps se démentir lui-même ; il était pleinement réconcilié avec la croix. Contretemps, critiques, désagréments, maladie, douleurs corporelles, tout était également bienvenu, également adorable : « *Adoro te devote, Jesu voluntas.* » L'amour mettait sur ses lèvres un inaltérable sourire et dans son cœur cette égalité d'humeur qui est le signe du parfait détachement.

Non pas qu'il ne lui échappât encore parfois quelque léger mouvement de brusquerie, qu'il confesse humblement à son directeur : les saints eux-mêmes ne seront parfaits qu'au ciel. Il y avait chez lui une vivacité de caractère qui rend d'autant plus méritoire sa sérénité habituelle. Ces saillies, au demeurant, aussitôt réprimées, faisaient place de nouveau au beau sourire issu du fond de son âme pacifiée. « Repos en Dieu » disait-il : là il trouvait la paix, la joie, l'invincible bonheur de l'amour.

Un visiteur, le voyant souffrir, avait eu ce mot de compassion : « Pauvre malheureux ! » – « Non, Monsieur, s'écria Édouard en se redressant sur son lit, non, je ne suis pas malheureux. Je suis le plus heureux des hommes ! »

« Vous ne souhaiteriez pas de guérir ? » lui demandait un autre. « Je n'en sais rien » répondit-il ; puis, montrant la statue de la Vierge : « Demandez-le-lui, à elle : ce qu'elle veut, je le veux aussi. »

Tout à tous

Ce complet détachement de lui-même se résolvait naturellement en charité pour les autres : les deux amours n'en font qu'un et exigent la même condition : la liberté du cœur par l'abnégation. Quand nous manquons à nos frères, c'est toujours par un secret égoïsme : notre intérêt prime le leur, fallût-il les blesser.

Édouard n'avait plus d'intérêts personnels : il était libre de lui-même ; disponible envers Dieu, il l'était aussi bien envers son prochain : plus rien n'arrêtait l'élan de sa généreuse charité.

Il recevait de nombreuses visites. C'était merveille de voir comme ce martyr voué à la souffrance savait consoler, encourager, reconforter les autres, comment, se débattant lui-même dans les ténèbres, il leur dispensait une lumière qui restaurait leur vie. Il se donnait tout entier à chacun, leur consacrait des heures en dépit de la fatigue, se mettant à leur place, faisant siennes leurs peines et leurs difficultés, ne les congédiant que quand il les voyait raffermis et éclairés.

Parmi les pauvres vieux, les infirmes et les orphelins de l'établissement, il passait comme un rayon de soleil, attentif à leur procurer quelque menu plaisir, à ramener un peu de joie dans ces tristes existences.

Quand il se trouvait avec les siens, c'est le Wardje d'autrefois qui réapparaissait : là, se forçant à cacher ses peines, il donnait libre cours à sa pétulance naturelle, racontant des histoires burlesques, lançant des blagues, égayant mère et sœurs par ses plaisanteries.

Le voici parmi elles : la conversation va bon train, Édouard n'épargne ni gamineries, ni facéties, ni grimaces. Maman est ravie de retrouver son aimable luron de Tamise. On s'amuse, on rit aux éclats...

Mais voici qu'on frappe à la porte : la Sœur annonce une visite pour M. l'abbé. Instantanément celui-ci change de visage, devient sérieux comme un magistrat et, d'un air digne, va accueillir le visiteur. « Quel drôle de garçon ! » disait maman Poppe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Votre mission, lui avait écrit le P. Van Haute, est d'être un Père Matteo pour les prêtres et pour les enfants. » – « Père, répond-il, cette mission se trouve bien empêchée ou fortement réduite tant que ma voix et mes jambes refusent d'y collaborer. L'oblation, oui ! Plutôt mourir que de la reprendre. Elle fleurira et s'épanouira. Je veux être apôtre-victime, victime de mon propre apostolat... Rayonnement, pour moi, signifie disparition. »

Dieu le ramenait, toujours, à cette vocation-là. Et il avait conscience de ne pas être, par là, moins apôtre. Bien au contraire : les yeux fixés sur le Modèle des apôtres crucifié, il comprenait mieux, crucifié lui-même, que l'apostolat est œuvre de grâce et que, pour obtenir la grâce, « l'amour souffrant » serait toujours le moyen souverain. Il avait dessiné une balance tenue par la main de Dieu ; sur un des plateaux étaient ses sermons, ses livres, tous ses travaux avec, dessus, une plume et un plein encrier, sur l'autre, une petite croix : c'est de ce côté que penchait la balance.

« Pour sauver les âmes, répétait-il souvent, agir est bien, prier est mieux, souffrir est le meilleur. »

Oh ! cette pensée... Par ses peines il sauvait des âmes. Il était un agent efficace de l'extension du Règne ! Bienheureuses peines ! Il en devenait avide.

Dieu se chargeait de le pourvoir, avec largesse, de son lot d'épreuves : il n'avait qu'à les accepter, pratiquant l'apostolat de la croix ou ce qu'il appelait « l'apostolat du lit ou de la chaise longue ». Mais il y ajoutait, s'imposant les pénitences que son état de santé pouvait encore supporter. Alors qu'un malade s'estime généralement dispensé de toute macération, il portait une chaîne durant le temps que le lui permettait son directeur et trouvait toutes sortes de moyens de se mortifier.

Vie d'union

Restait la prière, « seule chose nécessaire » : même pour l'apostolat ; zèle et sacrifice en découleront d'eux-mêmes et en recevront leur vertu. Si souffrir est le meilleur, prier est le plus indispensable : c'est la source.

En dernière analyse, tout revenait à cela : l'union à Dieu dans l'amour, « âme de tout apostolat », et qui rendra capable de « bien souffrir » et d'agir selon Dieu. Nul ne vécut cette vérité avec une plus généreuse constance. Il avait sauvegardé dans l'activité du ministère le primat de la contemplation ; il sut le défendre aussi bien dans la maladie.

Il s'était imposé, pour ses exercices spirituels, un ordre du jour qu'il observa rigoureusement, quelles que fussent ses occupations et les dispositions du moment : *opus Dei*, l'essentiel de sa vie.

Le matin, une courte préparation à la messe, ou à la communion s'il ne pouvait se lever. Il ne dépassait pas la demi-heure à l'autel, mais célébrait avec une ferveur qui émouvait les assistants. Après la messe, une demi-heure d'action de grâces ; les yeux fermés, il paraissait alors si profondément recueilli qu'on hésitait à l'avertir de l'heure du déjeuner. Sa sœur, envoyée le quérir, revenait en disant : « Il est encore dans ses « saintetés ». Et l'on commençait sans lui.

Ses premières résolutions comportaient une demi-heure de préparation à la messe. Dans la suite il préféra consacrer ce temps à l'action de grâces qui lui paraissait plus importante. Aussi bien, n'était-il pas toujours prêt ?

Dans la matinée, une heure au moins d'oraison ; d'affilée, car il ne souffrait pas d'interruption dans son entretien avec Dieu. « J'ai besoin de cette heure, disait-il, sinon je suis vide, et mon apostolat aussi est vide. »

Quant aux autres exercices, lecture spirituelle, bréviaire (la partie qu'il s'imposait de réciter), chapelet, dévotions diverses, il s'en acquittait au cours de la journée selon les circonstances, mais il ne les omettait jamais.

Ce n'étaient là, d'ailleurs, que des gîtes d'étape dans une prière qui était continuelle et imprégnait toutes ses actions. « Le Christ m'emplit, me domine, me pousse de plus en plus à un amour intime. Me reposer en toi, Jésus. » Qu'on lise cette admirable page qu'il écrivit lors de l'intronisation du Sacré-Cœur dans sa chambre : elle montre dans quelle atmosphère d'intense ferveur se déroulait sa vie :

Ô mon Jésus, mon Dieu, mon Sauveur et mon parfait Modèle, soyez le bienvenu dans mon humble cellule de prêtre. Je vous adore de tout mon être et je vous reconnais pour mon Roi souverain. Je vous place ici, dans ma cellule, à la place d'honneur, et par là je veux vous dire que je vous considère comme le Maître, le Seigneur et le Guide de toute ma vie sacerdotale. Je vous introduis ici, ô mon divin Ami, pour y habiter avec vous, y travailler avec vous, y vivre avec vous. Je vous ai fait une place chez moi, tout près de moi, parce que je veux être plus intimement uni à vous, pour régler davantage ma pensée, ma vie, mon travail selon votre esprit et vos vues.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Son amour pour Marie s'exprimait par une foule de pratiques pieuses. Il y avait, dans un coin du jardin, une grotte miniature de Notre-Dame de Lourdes ; il la fleurissait, il aimait aller s'y installer dans un fauteuil pour travailler sous le regard de sa Mère. Il y avait aussi les pèlerinages quotidiens aux chapelles, où sa piété édifiait tout le monde.

Quand il entrait à l'église, il faisait d'abord une adoration devant le Saint Sacrement, après quoi il se dirigeait vers l'autel de la Sainte Vierge, n'estimant nullement s'éloigner par là de Jésus – au contraire.

Au cours de la journée, son âme s'élevait sans cesse vers elle, soit en égrenant son chapelet, soit en répétant le *Memorare* ou le *Magnificat*, ou en lui lançant de brèves et ferventes prières : « *Totus tuus sum*, je suis tout à toi – Ma mère chérie ! – *Ave Maria ! Ave Maria !...* »

Toutes ses lettres commençaient par cette invocation. Relisant une copie faite par sa secrétaire d'occasion : « Ma Sœur, dit-il, cette lettre ne peut pas partir comme cela, vous avez oublié l'entête : l'*Ave Maria*. »

Il apprit un jour à un prêtre comment prier les trois *Ave* du soir : « Au premier je vois l'ange Gabriel à l'Annonciation. Il trouve la Sainte Vierge abîmée dans la prière. Il ose à peine l'aborder. Très respectueusement, il commence, et je dis avec lui : « Je vous salue, Marie ! » Au second, je vois la Cour céleste accueillant Marie à son Assomption, et Je me joins à elle pour chanter dans la joie : « Je vous salue, Marie ! » Le troisième, c'est l'*Ave* intime. Marie me regarde : « C'est toi que j'entends, Édouard ? Qu'y a-t-il mon enfant ? – Mère, je viens vous dire bonsoir avant d'aller dormir. » Et de tout cœur, avec tendresse, je lui dis mon troisième *Ave*. »

– Obtenez-vous toujours ce que vous Lui demandez ? s'enquérirait un jour un ami.

– En réalité, oui. Mais il arrive que quand je lui demande une monnaie de cuivre, elle me donne une pièce d'or.

Il s'était engagé à ne jamais faire un sermon sans y parler de la Sainte Vierge ; et comme, dans son esprit, elle était en tout et qu'il vivait tout en elle, cela ne détonnait jamais sur le sujet et semblait tout à fait normal. Dans sa direction spirituelle, dans ses conversations, dans ses lettres, la pensée de Marie revenait constamment, spontanée comme un besoin du cœur.

Il considérait sa maternelle médiation comme une pièce essentielle de sa vie et de son apostolat : « En elle je trouve le Christ et son influence, par elle vient et grandit le Christ : en moi-même et, par moi, dans les autres. »

Ainsi, priant, souffrant, aimant, il œuvrait, dans sa solitude, à l'extension du Règne qu'il aspirait tellement à aller propager par le monde.

Le Seigneur allait satisfaire son désir. Il le voyait pleinement préparé à entreprendre l'œuvre divine : il pouvait la lui confier et ouvrir à son zèle, sous l'égide de Marie, un vaste champ d'action où les moissons seraient splendides.

¹. Les poèmes qu'on trouvera dans cet ouvrage sont, tant bien que mal, traduits du flamand, le plus littéralement possible.

². La Sœur Hiéronyma revint, dans la suite, au couvent de Moerzeke, mais sans être réintégrée dans sa charge de supérieure.

Chapitre V

Moissons

Une catéchèse éducative

Les principes

Le point de départ de tout – telles sont les voies de la Providence – fut la ruine de son ministère vicarial à Sainte-Colette. Supposons-le en bonne santé à cette époque : il eût continué à s’occuper de ses œuvres, avec grand fruit sans doute, mais sans dépasser l’horizon paroissial. Il n’aurait, surtout, pas bénéficié des précieux effets de la retraite où, dans le calme de la solitude, la pensée mûrit pour les œuvres de demain.

Dans ses loisirs forcés de Moerzeke, il avait pu approfondir ses conceptions, valoriser ses expériences et mettre au point les leçons qu’il avait rédigées pour ses catéchistes de Sainte-Colette. Au cours de sa première crise, ces feuilles tombèrent sous les yeux de la bonne Sœur Hiéronyma qui le soignait. Elle en fut émerveillée.

– C’est excellent, lui dit-elle. Il faudrait publier cela.

Mais l’humble malade éludait la suggestion, confus de voir son nom livré à la publicité.

– Cela n’en vaut pas la peine, disait-il... D’ailleurs je n’ai pas d’argent. Et puis il faudrait l’autorisation de Monseigneur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Après la sainte Communion : Très doux Jésus, soyez le bienvenu !

– Ô bon Jésus, je vous aime par-dessus tout.

– Très doux Jésus, faites de moi un saint enfant. – Très doux Jésus, bénissez mes bons parents. – Marie, ma tendre Mère, aidez-moi à remercier Jésus.

En reconduisant l'enfant à la maison, la catéchiste l'aide par quelques questions à mieux assurer les fruits de la communion :

« Qui est venu dans ton cœur aujourd'hui ? – Qu'as-tu demandé à Jésus ? – Tu seras bien sage aujourd'hui, n'est-ce pas, car tu as communié. – Que vas-tu faire aujourd'hui pour remercier Jésus ? Obéir au premier mot, n'est-ce pas ? » Une autre fois : « Ne pas te quereller avec ton petit frère. » – ou bien : « Être bien attentif en classe », ou encore : « C'est vendredi, tu ne vas pas t'acheter des douceurs aujourd'hui, pour faire plaisir au petit Jésus », etc.

Dans les « Exercices de communion » qui terminent l'ouvrage, on trouve, développées, quelques belles actions de grâces, centrées chacune sur une idée dominante.

L'abbé Poppe, enfin, n'eût pas été lui-même s'il n'eût conduit les enfants à Jésus par Marie : les deux grands facteurs de grâce, l'Eucharistie et la Médiatrice, étaient pour lui trop intimement liés. Il insistait à tout propos sur l'amour et le culte de la Sainte Vierge, si accessibles à leur âme, et leur apprenait à offrir chaque jour à leur Mère une « gerbe de fleurs » composée de menus actes de piété et de vertu.

Toujours, après la doctrine, l'application à la vie, pratique et précise. Il atteignait par là les ressorts de leur mentalité et de leur conduite : catéchèse formative, *ad emendationem vitæ* (pour l'amendement de la vie).

Tout cela pourra, aujourd'hui, paraître assez banal et d'un usage quotidien dans nos écoles. Mais l'abbé Poppe était un précurseur. Sans avoir à recourir à Foerster ni Montessori, il avait, d'intuition, employé l'essentiel de leurs procédés.

Et, chose infiniment plus importante, il les avait appliqués à la vie surnaturelle, à la vraie vie. Car c'est une vie qu'il modelait dans l'âme des hommes de demain, une vie foncièrement chrétienne, toute pénétrée par l'action eucharistique et qui, solidement implantée, aurait chance de perdurer après la sortie du catéchisme. Il leur inculquait non seulement la science, mais aussi la sagesse. Il travaillait en profondeur. Et il travaillait avec Dieu, faisant reposer l'entreprise sur l'unique fondement valable de toute vie chrétienne : la grâce.

En ceci également il était un précurseur. Il est remarquable que, dix ans plus tard, l'encyclique de Pie XI sur l'éducation formulera, en termes presque identiques, ces mêmes conceptions. C'est que celles-ci, comme le fait remarquer l'abbé Poppe, n'étaient pas, à vrai dire, nouvelles, mais qu'il avait retrouvé et remis en valeur la doctrine traditionnelle de l'Église.

La méthode fut très vite adoptée en beaucoup d'endroits et se montra singulièrement efficace. Là où elle fut appliquée avec conviction et dans toute son ampleur, on constata un véritable renouveau de l'esprit chrétien.

C'était déjà un bien immense, pour peu qu'on pense à l'importance capitale de la première éducation. L'abbé Poppe, apôtre des enfants, voyait son œuvre de Sainte-Colette multipliée dans toute la Flandre, et bien au-delà : son livre fut traduit en plusieurs langues et utilisé à l'étranger.

Mais ceci même n'était qu'un début : le *Manuel* allait être pour lui l'occasion d'un nouvel essor apostolique qui étendrait son action jusqu'aux confins du monde.

La Croisade eucharistique

Un aiguillage

Au début de 1920, les norbertins de l'abbaye d'Averbode avaient lancé un journal hebdomadaire pour enfants, le *Zonneland* (« Pays de soleil »). Fort bien conçu pour la mentalité de ses petits lecteurs, il se répandit rapidement dans toute la Flandre et devint la lecture préférée des jeunes. En mars, il comptait déjà vingt mille abonnés.

Un des buts de cette publication avait été d'organiser une action puissante pour la communion précoce et fréquente conformément aux ordonnances pontificales. On avait mûri l'idée, pris des informations sur les œuvres analogues : les « Chevaliers du Saint Sacrement » en Angleterre, la « Croisade eucharistique » en France ; on avait adopté le cadre de celle-ci et l'esprit de celle-là. Le 21 mars, le *Zonneland* annonçait la création de la *Croisade eucharistique* et le 28 en publiait les statuts approuvés par le cardinal Mercier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De fait, beaucoup s'y sont décidés. Édouard Poppe a été un éveilleur d'idéal. Il a levé une légion d'ouvriers animés de son esprit ; ils se sont embauchés dans le champ du Seigneur. Et la moisson a dépassé les espoirs.

La méthode eucharistique fut adoptée dans une foule d'écoles. Ce furent d'abord les Sœurs de Vorselaar, vaste institution qui comptait cent quarante-cinq écoles. Elles se mirent à l'œuvre avec enthousiasme, soutenues et dirigées par les lettres de l'abbé Poppe et les belles conférences qu'il allait leur donner. D'autres établissements suivirent. Il n'y eut bientôt plus guère d'école en Flandre qui n'adhérât au mouvement. Dans son « Programme pour les écoles primaires », l'épiscopat belge reprit, dans la suite, tous les principes de la Croisade et en rendit l'application obligatoire.

La C. E. se propageait en torrent. Et l'abbé Poppe écrivait, écrivait, infatigablement, que ce fût à sa table ou sur son lit. Il était débordé par son œuvre et faisait face à tout. Correspondance, articles, rédaction de ses livres, conférences, entretiens avec les visiteurs, se succédaient sans relâche. Et il animait tout de sa ferveur. Les résultats étaient surprenants. « Il y aura des saints parmi les enfants », avait dit le Pape de l'Eucharistie. La prédiction se réalisait.

Pas seulement parmi les enfants : la C. E., on l'a vu, se prolongeait dans le monde des adultes, où elle faisait passer un grand souffle d'esprit chrétien et suscitait de belles générosités. Elle s'implantait jusque dans les écoles neutres et les milieux ouvriers par le procédé du noyautage. Hors de ses propres cadres elle agissait efficacement au sein des autres œuvres : tous ses membres s'intégraient dans les divers mouvements, y exerçant l'influence d'un surnaturel ferment. Les prêtres de la C. E. et les *Filioli* devenaient aumôniers dans les œuvres sociales et les spécialisations de l'Action catholique.

Tout cela, cette méthode et cette efficience n'étaient que le rayonnement d'une âme saintement sacerdotale. Tant il est vrai qu'il n'est que les hommes de Dieu pour accomplir l'œuvre de Dieu.

Les effets de cette action ne tardèrent pas à se faire sentir de façon concrète par le nombre croissant des communions, par celui des vocations aussi et celui des chrétiens fervents qui, non contents de « remplir leurs devoirs », prétendaient mener une vie vraiment eucharistique.

Les évêques, sous la stricte dépendance desquels l'abbé Poppe maintenait le mouvement, y prenaient grand intérêt et y intervenaient volontiers. C'est ainsi que, plus tard, aux obligations des Croisés ils ajoutèrent l'interdiction des films douteux, des danses et des toilettes trop libres. De plus en plus la croisade devenait une école de vie parfaite sous l'influence eucharistique et une semence de ferveur.

Elle avait très tôt débordé les Flandres pour s'établir en Wallonie, où elle compte des centaines de sections et possède plusieurs publications, tandis que d'autres groupes restent affiliés à la C. E. française.

Puis elle franchit les frontières de la Belgique.

En Hollande, le Rd M. Frencken venait de fonder à Breda l'« œuvre de la Charité de Marie », réunissant des jeunes filles qui, dans l'esprit de saint Louis de Montfort, s'engageaient à une vie mariale d'amour et de sacrifice, à la communion quotidienne et à l'apostolat des enfants.

Il entendit parler de l'abbé Poppe. Au cours de l'été 1920, il alla le trouver à Moerzeke. Les deux apôtres se comprirent : ce fut l'origine de la C. E. des Pays-Bas. Elle rencontra beaucoup d'oppositions et de déboires : l'épiscopat jugeait excessif de tant demander à des enfants. L'œuvre fut même arrêtée en 1921 et, quand elle reprit sous une autre forme, continua à subir attaques et critiques.

Chaque fois M. Frencken consultait l'abbé Poppe. « Pourquoi vous troubler ? lui répondait celui-ci. Ne savez-vous pas que nous avons besoin de douceur et d'humilité pour être à la ressemblance de Jésus ? Cet échec humiliant marque le début de la guérison si vous réagissez à la façon du publicain... J'ai vu la divine Providence accomplir de grandes choses sans pouvoir comprendre les cheminements de son action... Courage ! Ne doutez pas de l'heureuse issue. Jamais ! Quiconque doute ferme le Cœur de Jésus. Demandez avec foi, n'hésitez pas. Votre victoire, c'est votre foi. »

De fait, peu après sa mort, la C. E. hollandaise prit un victorieux essor. Elle joue un rôle prépondérant dans le mouvement social, cette fois avec le plein appui des évêques. De Breda elle gagna les autres villes pour couvrir bientôt une grande partie du pays : la foi avait triomphé.

Par la suite la C. E. s'est intégrée dans l'Action catholique diocésaine en y introduisant son esprit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais non, j'en dis trop : veillez seulement à une chose : à ne pas devenir des prêtres médiocres ! Tenez ferme votre résolution de devenir saints, tout autant que celle de vous sauver. Alors l'administration continuelle des Sacrements vous sera une des sources les plus riches de consolation et d'édification. Restez sur le sentier de la sainteté ! Alors le Maître sera votre ami intime, alors il se fera connaître à la fraction du pain, et nulle part vous ne le reconnaîtrez mieux et ne le visiterez plus volontiers que dans l'Hostie constamment maniée.

Continuez à tendre à votre perfection. Vos malades deviendront vos meilleurs auxiliaires, et vous serez pour eux de vrais consolateurs. Vos pauvres, vous les aimerez et vous les estimerez comme les vrais frères du Christ, et bientôt vous serez leurs débiteurs bien plus qu'ils ne seront les vôtres. Les enfants, nonobstant leurs défauts, seront vos préférés, et vous les leurs : ils deviendront pour vous une grande famille spirituelle dont vous serez le père. Continuez à gravir le chemin étroit. Vous y rencontrerez croix sur croix : malentendus, oppositions, railleries, sécheresses et abandon ; mais vous réussirez, sans avoir à mendier votre consolation auprès des laïques. Au milieu de vos croix, vous garderez du moins l'espoir et la confiance, et cela est suffisant pour ici-bas. Et qui sait si votre fardeau ne deviendra pas votre joie ?

Après d'instantes exhortations à la pauvreté, à l'humilité, à l'obéissance, il revient à ce qui reste toujours sa pensée maîtresse : la Croix, la nécessité, la fécondité de la souffrance :

Ne nous laissons pas aveugler par des mots ou de belles résolutions de retraite. Christus passus est ! Frères, le Christ a souffert ! Nous voulons devenir des prêtres saints et efficaces : Frères, nous devons souffrir ! Sans cela nous ne devons pas même essayer de faire du bien ou de nous sanctifier. Vous devez dire : « Je veux souffrir, beaucoup souffrir », aussi volontiers que : « Je veux devenir un bon prêtre, un saint. » Car c'est synonyme. Cette résolution de souffrir, nous devons y être fermement fidèles : c'est une planche de salut. On frissonne parfois de tout son être à voir ce qu'apporte en réalité ce « Je veux souffrir ». N'importe, laissez votre être trembler et frémir, et continuez à dire humblement : « Je veux souffrir. » Bientôt cela devient une habitude acquise, et nous commençons à apprécier la souffrance et peut-être à l'aimer. Travailler est bon, prier est mieux, souffrir est le meilleur. Acceptons tout revers, toute contradiction, toute maladie, toute épreuve intérieure ou extérieure, comme de vrais amis de la croix : In cruce salus, pour nous et pour les âmes. Vos estis sal terræ. Le sel de la terre est la souffrance, plus que la prédication. Ainsi donc, Frères, ne pas vous laisser déprimer par un échec ! Pas d'abattement à cause d'une raillerie, pas d'incessants soupirs en cas d'opposition ! Pas de mélancolie pessimiste quand, après une couple d'années, vous ne récoltez aucun fruit. Pas de découragement dans la maladie. Et surtout, ne lâchez pas votre idéal à la suite de malentendus et de contradictions, vinssent-elles de la part des supérieurs. Souffrir et obéir !

Oui, Frères, la pauvreté, l'humilité, la souffrance, l'obéissance et encore d'autres pénibles exigences, voilà ce que vous impose votre aspiration à la sainteté. La sainteté

requiert aussi une pureté héroïque dans les regards, les paroles, les relations. Nous devons être des anges : tamquam angeli. La sainteté exige une continuelle vigilance et un recueillement non moins fidèle pour saisir et suivre l'action de la grâce divine. La sainteté exige un ininterrompu « plus haut ! » avec un serein abandon ; la sainteté demande tout et, en outre, tout avec mesure, discrétion et décision. Il n'est donc nullement étonnant qu'à côté de votre aspiration à une sainte vie sacerdotale vous éprouviez en même temps une véritable terreur quand vous en examinez bien la signification. C'est une réelle angoisse qui nous prend quand nous comptons combien peu nous en connaissons qui persévèrent à gravir le chemin ardu de la perfection Et à pousser plus loin l'énumération des obstacles et des dangers qui nous attendent sur ce chemin, nous songerions bien, de désespoir, à nous enfuir du monde et à aller chercher notre salut dans un couvent. Frères, cette crainte n'est pas sans fondement. L'idéal est haut, innombrables sont ses exigences, et tout aussi nombreux les obstacles ; vous devrez peiner sur l'étroit chemin. Mais vous arriverez, cela est hors de doute. Car vous voulez arriver, puisqu'il est visible que vous prenez la sainteté au sérieux. Vous voulez, et Dieu veut. Que manque-t-il encore ? Savez-vous bien que sa grâce ne s'arrête devant rien et qu'elle ne cède jamais dès que nous lui prêtons notre concours ? Savez-vous bien que les difficultés et les obstacles, sous l'action merveilleuse de la grâce, se transforment parfois en aides et concourent étonnamment au bien ? Car, pour ceux qui aiment Dieu, tout coopère au bien. Que craindrions-nous ? La grâce est avec nous : la grâce, c'est Dieu avec nous, Dieu en nous. Si Dieu entre en campagne avec nous, que peut-on encore appeler obstacle ?...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En septembre 1921 eut lieu le Congrès marial de Bruxelles. Bien que souffrant, il s'y rendit pour présenter un rapport sur sa conception de la dévotion mariale : le sujet lui était trop cher. On l'y transporta en auto. Après les travaux du congrès, il y eut une réunion de prêtres – plus de cent cinquante – présidée par Mgr Seghers, évêque de Gand. L'abbé Poppe fut invité à y prendre la parole.

Il entra, émacié, appuyé au bras de l'organisateur, s'agenouilla devant l'évêque, monta à la tribune et, les yeux tournés vers l'image de Marie : « Mère, dit-il, l'évêque, mon père, vient de me bénir ; donnez-moi, vous aussi, votre bénédiction, inspirez-moi ce que je dois dire à vos prêtres. » Et, d'une voix faible mais singulièrement pénétrante, mêlant le latin au flamand à l'intention des étrangers, il commenta l'évangile du jour : « *Nolite timere, pusillus grex*, ne craignez pas, petit troupeau ». Une fois encore le miracle se produisait : c'étaient des paroles venues du ciel qu'on entendait, on se croyait dans un autre monde. Après la séance beaucoup lui demandèrent sa bénédiction et se retirèrent en disant : « Vraiment, cet homme est un saint ! »

Cette multiple et incessante activité exigeait un travail épuisant et un constant effort sur lui-même, alors que son pauvre organisme aurait eu tellement besoin de repos. « Je suis débordé, écrivait-il, au point de ne plus pouvoir y suffire. J'ai devant moi plus de vingt lettres – certaines sur des sujets très importants – qui attendent réponse depuis plusieurs jours. »

Mais l'engrenage le tenait : « Je suis amené comme passivement d'une initiative à l'autre, en même temps que le désir croît en moi d'une vie personnelle plus haute : les deux choses marchant de pair... Je vis dans la pensée habituelle du règne de Jésus et de Marie. C'est là, pour ainsi dire, toute ma vie ; je dois m'y enfermer, c'est mon atmosphère et ma vocation. Je m'y sens contraint, poussé par une force intérieure. »

Il excédait sans doute, et un médecin l'eût certes désavoué. Mais l'héroïsme ignore les calculs, et la foi a sa prudence qui transcende la prudence humaine. Le salut par la croix, l'extension du Règne par le sacrifice de sa vie, n'était-ce pas sa mission propre, et la plus efficace ? « Souffrir est le meilleur », et mourir s'il le faut : comme le Christ.

Pour lui, apostolat et sacrifice étaient synonymes. Et avec une magnifique générosité, il vivait de cette conviction : « Ma voie, c'est l'offrande pour l'apostolat. Je dois être victime, instrument de la grâce. »

C'est par cette sublime logique, tellement surnaturelle, tellement opposée à nos bas activismes, que l'abbé Poppe, nouveau Christ crucifié, plein de la force divine, sut remuer le monde, sanctifier les prêtres, être dans les mains de Dieu un merveilleux instrument de la grâce.

L'esprit de l'Abbé Poppe

Une spiritualité ?

Un séminariste demanda un jour à l'abbé Poppe des éclaircissements sur la spiritualité qu'il professait. Il émettait des doutes : n'était-elle pas trop bénédictine, pas assez ignatienne, trop passive aux dépens de l'action, trop fondée sur le sentiment au détriment de la volonté ?...

« Ma spiritualité ? lui répondit-il. Dites plutôt un *Ave* pour moi au lieu de me questionner sur ma spiritualité. Le sais-je, Frère, si elle est ignatienne ou bénédictine ? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'habituellement j'en cherche les fondements dans l'Évangile, dans la Sainte Écriture (ce n'est qu'après coup que je puis me rendre compte si elle tient plus de saint Ignace ou de saint Benoît) ; qu'elle essaye, très humblement, de se conformer à la vie de Jésus dans la Sainte Église, en étroite dépendance avec ceux par qui il nous régit ; qu'elle ne met pas son objet dans des choses extraordinaires, mais dans les devoirs, les croix, les circonstances où la Providence de Jésus nous place hic et nunc ; qu'elle veut simplement nous conduire au complet détachement, extérieur et intérieur, et à la plus pure conformité à Jésus, au point de faire de nous d'autres Jésus, de petits frères de Jésus d'une frappante ressemblance, vivant par Lui, en Lui, dans toutes nos pensées, nos prières, nos actions, notre charité pour nos frères, amis ou ennemis.

« Dans cette spiritualité, l'autel est au centre, avec l'Agneau, comme le Calvaire est au centre de l'histoire avec le Bien-Aimé crucifié et les sources jaillissantes de son sang. Ô Frère, où étancher notre soif sinon à ces intarissables sources qui ruissellent de la nouvelle Montagne : Eucharistie, sacrifice, communion ? Où être mieux qu'au pied de la croix avec Marie corédemptrice, pour désaltérer nos âmes à l'autel et nourrir nos cœurs de l'Hostie ? Quand comprendrons-nous que dans la pleine union de désirs, d'amour et de dispositions avec Marie nous boirons le plus largement aux suaves sources de force que sont les plaies de Jésus ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cet amour doit être un amour complet, qui livre à la fois la volonté, le cœur et l'action : tout notre être doit être donné à Dieu. D'où une spiritualité équilibrée, humaine, tout ensemble tendre et forte.

LA PRIÈRE. – L'amour s'exprime d'abord par la prière, l'élévation de l'âme vers Dieu, devoir essentiel de l'homme, « unique chose nécessaire », à laquelle tout doit être subordonné et qui doit tout féconder.

Les exercices de piété ont le pas sur toute autre occupation. « Chaque méditation, chaque lecture spirituelle que nous soustrayons à notre ordre du jour est une pierre dont nous privons les fondements de notre vie surnaturelle. Ce bâtiment peut encore, tout un temps, garder belle façade, mais bientôt des fissures se forment dans les murs et il s'écroule... Qui l'eût pensé ? » Il faut coûte que coûte maintenir le primat de la sainte contemplation. « Par elle nous regardons Dieu, nous prenons en nous ses pensées, nous nous incorporons ses perfections, nous sommes illuminés par son amour, amendés par sa grâce, configurés à lui. »

« Une goutte de mystique fait parfois plus que tout un paquet d'ascétisme. Elle change l'eau insipide des spéculations théologiques en un vin généreux. Vous apprendrez plus aux pieds de Jésus et de Marie que par les plus violents efforts ascétiques. »

L'EUCCHARISTIE. – Par-dessus tout, « cherchez votre force dans le Pain des forts : vous ne trouverez pas de soutien ailleurs. Cherchez le Cœur eucharistique dans le tabernacle. Ce Cœur vit dans l'Hostie : trouvez-le là, et trouvez dans ce Cœur la douceur de l'Amour infini, vous tenant devant lui dans un abandon plein de confiance. Vous exposez-vous souvent aux rayons du « Soleil » ? *Sol amabilis Jesus est* : l'Hostie est ce Soleil d'amour. Cherchez en union avec Marie, et vous trouverez. Attendez et désirez avec elle ».

MARIE. – « Avec elle » : toujours avec Marie. « Dans la dévotion à Marie se trouve le secret de la tendresse, de la confiance, de l'abandon et de la liberté qu'on voit dans la piété des saints. Elle nous mène au Sacré-Cœur et nous conduit au Ciel. Elle rend facile la voie vers Jésus : Marie connaît les chemins de traverse, les petits sentiers, les moyens secrets. Allez avec confiance vous agenouiller devant le Trône de grâce : la grâce elle-même, c'est l'Homme-Dieu, son trône, c'est Marie. Celui qui veut croître en sainteté sans Marie est comme un enfant qui voudrait grandir sans mère. »

LES ARIDITÉS. – Le cœur n'est pas toujours également disposé. Il y a des périodes de sécheresse. Que faire alors ? Persévérer dans l'oraison aride : elle n'en est pas moins bonne. « Plus les prières sont difficiles et pénibles, plus elles sont méritoires aux yeux de Dieu. La sécheresse est une atmosphère favorable. Nous pouvons sembler secs, nous ne serons jamais vides tant que nous désirons. Le désir est la monnaie de l'amant, si faible qu'il se sente. »

Supplétez au sentiment par l'« oraison d'action ». Quelqu'un se plaignait à Édouard de ne rien sentir dans sa prière : « Quand je prononce un acte d'amour, cela me fait l'effet d'une comédie. – Ne vous en inquiétez pas, lui répondit-il, prononcez-le, cet acte, si piètre qu'il vous paraisse. Et voulez-vous un bon moyen ? Dites votre amour par vos œuvres : tâchez, ce jour-là, de faire un acte de charité, une aumône, un geste de bonté ou de patience. C'est là l'amour de Dieu par un biais, mais le résultat est le même : vous aurez aimé Dieu dans le prochain. »

PRIÈRE ET VIE. – La prière doit être continue : par l'attention à Dieu soigneusement entretenue, elle doit surnaturaliser tous nos actes en les rapportant à Lui. « Un excellent moyen de perfection est l'exercice de la présence de Dieu. Dès le réveil, placez-vous sous son regard : “Mon Dieu, je vous adore.” Maintenez-vous sous ce regard, priez, travaillez devant Dieu, interrompez souvent votre travail pour sentir posé sur vous le doux regard divin. Au son de la cloche, empressez-vous à votre devoir. À table : ce mets ne me plaît pas... Pour vous, mon Dieu ! Cette personne m'est antipathique... Puis-je lui montrer de la froideur quand vous me regardez ? On me fait des reproches immérités... Comment me plaindrais-je quand je suis près de vous ? L'exercice de la présence de Dieu fait évanouir nos défauts comme fond la neige au soleil ; il fait éclore les vertus comme le soleil printanier les fleurs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il arriva au camp le 10 octobre. Son mobilier de pauvre s'était accru d'une cargaison de boîtes en carton contenant ses papiers. Les « Cibistes » l'attendaient à la cantine. Prise de contact simple et cordiale. Un séminariste lui ayant demandé si la tâche n'était pas trop lourde pour ses forces : « Mes amis, dit-il, si le bon Dieu m'envoie, je n'ai pas à m'inquiéter. Il m'a dit : "Va", et me voici. »

Le soir eut lieu dans la salle de fêtes une réunion de bienvenue. Au compliment que lui adressèrent ses nouveaux fils spirituels il répondit en racontant comment il avait été amené au Cibi : « J'ai aimé les enfants. Maintenant je viens faire de vous des amis des enfants, des saints surtout. C'est là votre idéal : sauver notre peuple, sauver nos enfants ; vous le pourrez, par la sainteté. Tous, avant de quitter cette salle, vous allez décider de devenir des saints. Vivez sacerdotalement, sanctifiez l'uniforme. Ah ! ne vous donnez pas à demi à Jésus : il ne se donne pas à demi à vous. Donnez-vous sans réserve !... Mes amis, ne voyez pas l'homme en moi, ni l'orateur, mais Jésus, que je veux être pour vous aussi fidèlement que possible. Que Marie, ma Mère et la vôtre, supplée à ce qui manque à ma parole pour vous inspirer aujourd'hui même la ferme volonté de devenir de saints prêtres, de saints religieux. »

D'emblée, les cœurs étaient conquis. Ici comme partout, le charme opérait. « Chacun, notait ce soir un des auditeurs, reste sous l'influence de la sainteté qui rayonne de tout son être et de toutes ses paroles. » – « Sa personnalité propre, écrit un autre, semble disparaître : ce visage angélique, ces gestes paisibles, ces paroles douces et prenantes, c'est comme si Jésus nous parlait directement. Il dit les choses si simplement, si ingénument, mais avec une force, une ardeur qui sort du fond du cœur. On a l'impression qu'il vient de s'entretenir avec Jésus à l'église et qu'il nous rapporte ce que lui a confié le divin Ami et Maître. » Un troisième observe que ce soir-là un silence presque complet a régné parmi eux. « On n'avait plus envie de parler. Que si l'un de nous donnait son impression, c'était pour dire : "Si celui-là n'est pas un saint, alors il n'y a plus de saints ici-bas." »

L'aumônier avait loué pour l'abbé Poppe et un Père jésuite le premier étage d'un cabaret, *Café Bellevue*, qui avait une entrée particulière. Le premier soin d'Édouard fut de transformer une des chambres en chapelle, en face de son bureau. Celui-ci devait servir de salle de réception : il l'aménagea d'une façon simple mais attrayante pour rendre les visites agréables. « Faites-en un petit salon » lui avait-on conseillé. « Eh ! disait Édouard, il faudra bien que j'y affiche ce nom, car il faudrait un artiste pour donner à cette chambre l'apparence d'un salon. »

Puis il établit son ordre de jour, selon un strict partage entre travail et prière, les deux seuls éléments de sa vie :

Lever à six heures et demie. À sept heures, messe dans sa chapelle privée. À huit heures, déjeuner, lecture de *l'Imitation* et un premier chapelet. Au cours de la matinée, une heure d'oraison à la chapelle, étude et rédaction de ses livres et articles. À midi, dîner avec lecture de l'Évangile, puis repos. À deux heures, second chapelet, lecture spirituelle et préparation de son instruction du soir, troisième chapelet et deuxième heure d'oraison. À partir de six heures, direction individuelle des Cibistes, la direction collective se faisant le soir dans le « Petit mot » qu'il leur donnait à huit heures et demie. Après quoi, chemin de la croix et confession chez le Père jésuite qui était son voisin de palier.

La prière, on le voit, arrosait largement l'action dans ce programme. Pourtant, avec une sage prévoyance, le nouveau directeur spirituel avait ajouté qu'il pourrait être modifié selon les besoins du devoir ou de la charité. On verra qu'il dut maintes fois s'y résigner.

Pour le reste, il se considéra comme prisonnier de sa mission : « Dans les liens avec le Seigneur, incarcéré à Bellevue ! Ni promenades ni voyages, si ce n'est par devoir. Je veux demeurer ici, prisonnier bien que libre, vivant comme dans un monastère, par amour pour Jésus et mes séminaristes. »

Et il s'était mis à l'œuvre avec une joyeuse ardeur, tellement heureux de travailler sur ces âmes de jeunes lévites !

Épreuve

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi, à toute occasion il ramenait ces prêtres de demain au souci de la vie intérieure, cette « unique chose nécessaire », doublement nécessaire à un prêtre, qu'il leur serait peut-être si difficile de conserver intacte dans les complications de leur vie – et qu'ils *devaient* coûte que coûte conserver pour accomplir leur mission.

Derniers travaux, dernières épreuves

La fonction de directeur spirituel est très absorbante, très fatigante pour celui qui prend à cœur de la rendre fructueuse, se faisant tout à tous, cherchant toujours ce qui convient exactement à chacun de ceux qui se présentent. Le profane se figure mal ce que représente de tension d'esprit cette tâche quotidienne quand on a des centaines d'âmes à conduire. Pourtant, outre ce labeur, l'abbé Poppe parvenait à s'occuper activement d'une foule d'autres choses. Il n'avait oublié ni la Croisade eucharistique, ni les *Filioli*, ni ses études et ses livres.

La Croisade

Le *Zonneland* recevait toujours assez régulièrement son article hebdomadaire. Et tous ces autres articles pour les différentes revues auxquelles il collaborait ! La rédaction de *Pastor Bonus* et de *l'Étendard de Marie* reposait presque entièrement sur ses directives. Il entretenait une nombreuse et active correspondance, notamment avec les Pères d'Averbode.

Il eut beaucoup à lutter à cette époque pour sauver l'autonomie de la Croisade eucharistique et sa méthode propre et pour faire échec aux tentatives d'absorption. « La Croisade, répétait-il sans se lasser, doit fonctionner dans le cadre hiérarchique existant. » Il publia dans ce sens une brochure, *L'Action eucharistique paroissiale*, et travaillait à achever sa *Méthode eucharistique*. Il insistait auprès du cardinal. Il eut finalement gain de cause : les évêques décidèrent que la C. E. d'Averbode devait rester indépendante de l'*Apostolat de la Prière*, et qu'elle aurait une existence et des statuts autonomes sous direction diocésaine. En 1926, elle reçut de Rome le nom officiel de « Croisade eucharistique Pie X ».

Il avait aussi à conseiller et à soutenir M. Frencken dans les épreuves que traversait alors la C. E. des Pays-Bas et à veiller sur les débuts de l'œuvre dans d'autres pays.

Outre les deux ouvrages cités, il en écrivit plusieurs autres à Bourg-Léopold : *Sauvons nos ouvriers*, *Catéchisme et éducation*, *Entretiens sur la liturgie*, les statuts de différentes branches de la Croisade, des saynètes pour enfants qui furent tirées à des centaines de milliers d'exemplaires, sans compter une foule d'écrits restés inédits à sa mort.

Le cardinal Mercier songeait à fonder une « École de formation des catéchistes », ce qui était tout à fait selon les idées de l'abbé Poppe, et il l'avait prié de faire partie du comité de révision et de rédaction du catéchisme, se proposant d'imposer officiellement sa méthode.

Le 8 juin 1923 eut lieu au CIBI une journée de Croisade eucharistique. Ce fut un beau jour pour son cœur d'apôtre : il put constater combien ses aspirants au sacerdoce étaient conquis à l'idée de la Croisade, et selon son esprit. « Mes amis, leur dit-il, j'ai vécu aujourd'hui une joie que je n'osais espérer. Je suis heureux de voir ce chronogramme² : “Le Roi Jésus donne aux armées eucharistiques de saints guides.” Ce m'est une grande consolation de collaborer avec mon ami, M. l'aumônier, à la réalisation de ce vœu. Des fleurs lèvent dans le Cibi, dont les semences se répandront dans toute la Belgique ! »

Les Filioli

Quant aux *Filioli caritatis*, plus que jamais il se penchait sur eux, les cultivait comme la semence de choix pour la propagation du Règne. Il envisageait de faire plus tard quelques recrues parmi les plus fervents des cibistes : il y avait là des séminaristes de tous les diocèses.

Il dirigeait encore toujours les « Frères », par de longs entretiens et de fréquentes lettres. Le travail, leur disait-il, présente un danger réel pour la vie intérieure. Il sera écarté si vous travaillez dans l'obéissance et selon l'ordre. Or, l'ordre est celui-ci : remplissez-vous avant de répandre. « Il faut laisser Dieu pour Dieu », c'est vrai, mais aussi « chercher Dieu pour soi-même afin de chercher les âmes pour Dieu ». Cela assuré, marchez de l'avant sans mesurer votre effort : vos œuvres elles-mêmes vous donneront Dieu, parce qu'elles seront surnaturelles.

Au temps de Pâques 1923, il put leur prêcher une seconde fois la retraite annuelle. Il prit comme thème général celui qui lui était cher : *Pro eis sanctifico meipsum*. Nous en possédons la teneur prise au vol par un des assistants.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Malgré tout, il restait fidèle au bréviaire (dont il était toujours dispensé). Il s'était imposé d'en dire au moins les petites heures. Au lieu d'en retrancher, il y ajoutait maintenant les vêpres et les leçons du 2^e nocturne. Il faisait servir à sa vie spirituelle la préparation de ses « petits mots » et conférences en les méditant dans une intime union avec le Seigneur, se tenant constamment sous l'influence du Saint-Esprit.

Mais l'oraison elle-même, la fatigue aidant, restait désespérément aride. Il devait la faire assis à la chapelle ou à l'église et restait là, prostré, devant le tabernacle, incapable de faire une vraie méditation. Ce n'était guère, souvent, que « l'oraison de dégoût ». Il en prenait son parti. « La désolation est bonne, disait-il : elle unit à Jésus crucifié, et dans la suite se résout en amour. »

Raffermi, il reprenait ensuite son labeur inhumain, gardant un calme céleste au milieu des soucis qui l'assiégeaient. « M'oublier, répétait-il, m'oublier totalement, me laisser manger, être victime de mon apostolat. » Et d'heure en heure sa substance était grignotée, dévorée par tous ceux qui, venant lui demander la vie, lui suçaient lentement le sang des veines. Il minait sa santé, il exposait sa vie ? Qu'importe ? Un soldat songe-t-il à sa vie ? « Être victime de son apostolat », être apôtre *par* cette « *victimatio* », n'était-ce pas sa vocation ? Comme celle du Christ.

Solitude

Ce courage, ce zèle sans fléchissement est d'autant plus admirable qu'il s'exerçait dans une atmosphère pénible qui pour beaucoup eût été déprimante.

Ses rapports avec l'aumônier ne s'étaient pas améliorés, malgré la bonne volonté qu'il y mettait. Parfois il parvenait à avoir avec lui un entretien sur des choses étrangères au Cibi, mais dès que, avec tout le tact possible, il abordait ce dernier sujet, l'aumônier y coupait court avec irritation : « Je n'ai pas besoin d'observations. Vous n'avez pas à me faire la leçon ! » En général, les relations restaient correctes, mais distantes et toujours tendues. Cette situation entretenait dans l'âme du pauvre directeur un continuel chagrin.

« Depuis que je lui ai parlé franchement de la situation, écrit-il, il m'évite ; il ne me parle pour ainsi dire jamais de ce qui se passe au CIBI. Dans le domaine spirituel, *in foro interno*, il me laisse assez de liberté, mais son indifférence me pèse.

« Le professeur qui habite avec nous prend parti pour lui et, sans me faire d'opposition, me montre de la froideur. Mais cette humiliation et cette continuelle amertume me font du bien. Sans doute ne se rendent-ils pas compte que j'en souffre. »

Humblement, d'ailleurs, il s'attribuait toute la faute dans ce différend.

Tout se décidait entre l'aumônier et le professeur, sans qu'on se préoccupât de l'abbé Poppe, qui se trouvait devant le fait accompli ou n'était averti que par hasard. C'est ainsi que, sans le consulter, ils arrêtaient un changement de régime qui pourtant l'intéressait personnellement.

« Il est vraisemblable, écrit-il au P. Van Haute, que le professeur et moi irons habiter dans une autre maison. L'aumônier gardera son logis au camp, mais trois fois par semaine, peut-être plus souvent, il viendra prendre avec nous ses repas de midi et du soir ; les autres jours il mangera avec les officiers.

« L'aumônier réglerait lui-même les affaires de notre ménage, ce qui signifie pratiquement que le professeur en aura le soin immédiat et que tout se déroulera entre lui et l'aumônier.

« Il en allait déjà de même ici quand il venait souper chez moi. Cela m'a toujours été pénible : je dois avouer que c'est avec contrainte et une sorte de peur que je prends part à ces conversations. Enfin, c'est sans doute pour mon bien, et je m'astreindrai de bon cœur à cette vie de communauté malgré la répugnance que j'éprouve.

« Après ces discussions (où il m'arrive parfois de perdre soudain mon calme) il m'est presque impossible de trouver la paix dans la prière. Mais quand j'ai su me taire, cette paix est renforcée. "Dieu parle pour ceux qui se taisent, et, comme dit saint François de Sales, là où il y a moins de nos préférences, il y a plus de celles de Dieu." Je veux me taire, et m'en tenir à une fraternelle conversation sur des choses qui ne troublent point la paix. »

Toujours prêt à la condescendance malgré tout, il voulait voir dans l'aumônier son supérieur, décidé à admettre sans protester toutes les mesures prises hors de lui, dût même l'apostolat en souffrir quelque peu.

Avec son tempérament vif et facilement bouillant, cette conduite exigeait un gros effort sur lui-même. Mais cet effort l'usait. Son cœur malade était sensible au moindre excès, au moindre trouble. De plus, les repas en commun étaient dommageables à sa santé. Il y était tendu. Il lui eût fallu un régime spécial, des repas courts après lesquels il eût pu se reposer, les multiples précautions dont a besoin un infirme. Toutes choses dont les autres ne songeaient pas à tenir compte : les bien portants ne comprennent pas les malades.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aussi je vous prie à genoux, et je parle à votre cœur comme avec la bouche du Christ : Jésus mendie ! Il mendie ce qu'il désire tant donner : "Je veux apporter le feu." Ô Père, qu'il s'allume, ce feu ! Qu'il s'allume en moi, ce feu du Règne, pour que j'enflamme tous mes frères. Ceci est votre tâche, Père : engendrer un fils apôtre dans le feu de l'amour. Brûlez vous-même et prenez-moi dans votre flamme. Demandez-le au nom de Jésus, en la personne de Jésus, pour son Règne. Dites ce « Fiat » et ils seront recréés, et vous renouvellez la face de la terre. Car le Christ est en vous, brûlant, et lui-même crie : « Fiat. » Que Jésus prononce donc ce Fiat sur moi. Que son Esprit passe en moi, que je sois mû par l'Esprit du Christ, comme le Christ lui-même.

Père, il y a une fidélité qui est inexprimable : c'est la fidélité de la Charité pure. Être entraîné dans le mouvement de l'Esprit divin : se sentir librement prisonnier de ce divin mouvement, se réjouir dans l'impuissance de sortir de cette ineffable emprise, se livrer à cette inévitable consommation et opérer dans une Vertu qui est nôtre sans être de nous.

Par la toute-puissante prière de Marie, par les divines ardeurs de l'Hostie, je supplie l'Esprit-Saint que sa charité vous tienne, et qu'elle me tienne, me conforme, me transforme. Qu'elle m'absorbe dans sa lumière et dans son élan.

Père, entrons dans la Nubes lucida¹¹, entrons en Marie : c'est là que nous attendent les ardeurs du Règne ; elle est le foyer du Feu, elle est la douce entrée de la fournaise. Disposez-moi, ô Marie, ouvrez-moi suavement à l'ardeur de l'Esprit, recevez en moi le feu qu'il y répand. Soif de Marie, soyez en mon âme, soif de l'Épouse, consommez-moi.

Père, il nous faut avoir la soif de la Charité. Sitio : vous, Père, endurez cette soif, soyez un abîme assoiffé, abyssus Deum esuriens. Haurias, haurias aquas, buvez les effusions divines à la source du Cœur eucharistique. Haurias aquas de fontibus Salvatoris¹². Ces effusions doivent féconder le Règne.

Moi j'entrave l'effort du Règne. Je n'ai pas assez donné à Jésus l'occasion de m'éclairer, je ne suis pas encore un organe parfait. Père, vous ne devez pas me dire comment faire, vous devez l'opérer vous-même en moi. Je le veux : croyez à la toute-puissance de l'Hostie et faites agir en moi la Charité pure. C'est Dieu qui doit me conformer à mon Christ : c'est œuvre divine, elle me dépasse. Si ces choses ne sont pas en moi, faites qu'elles s'y réalisent. Visions, révélations ? Non pas. La foi dans la paix, c'est tout ce que j'ai : une appartenence profonde sans consolations, si ce n'est celles de la foi seule. Celles-là sont nourrissantes, quoique mes pauvres sens soient dans la distraction.

Père, enlevez-moi l'appartenence à moi-même, faites que pas un soupir, pas un mot n'échappe au mouvement de l'Esprit. Gardez-moi avec vous dans la Tour de David, la Tour de Jésus. Je le veux, Père, je le veux à genoux. Car il faut qu'il règne, et il ne règne pas. Ses meilleurs apôtres ne se sont livrés que du bord de la volonté. Il lui faut des hosties, des prêtres revêtus de lui au point de ne plus laisser paraître que lui, lui Jésus : alter Christus.

Je revivrai

Cette intense ferveur est tout le secret de la surprenante influence qu'exerçait l'abbé Poppe. Il n'était pas possible qu'un tel foyer ne rayonnât intensément autour de lui. La grâce saisissait l'âme à son approche, devenue en quelque sorte sensible. « Je n'ai jamais senti Dieu si près de moi, affirme un de ses amis, que quand je m'entretenais avec M. Poppe. »

Ce halo céleste qui l'entourait devint singulièrement apparent dans les derniers mois de sa vie. Il recevait de nouveau de nombreuses visites – il faudrait dire de nombreux pèlerins. Le simple aspect de ce malade étendu sur son lit ou sur une chaise longue, qui dans la souffrance et l'extrême faiblesse gardait une telle flamme, ces paroles, simples et inattendues, qui débordaient du cœur comme un *canticum novum* jamais encore entendu, cette foi, cet amour bouillonnant, retournaient l'âme et laissaient une inoubliable impression.

Le 27 mai il crut pouvoir recommencer à célébrer la Sainte Messe. C'était peut-être imprudent : cela lui coûtait un grand effort physique. Mais il en avait telle soif ! L'autel, le centré de sa vie !

Au début de juin, huit jours avant sa mort, ce dernier poème jaillit de son âme eucharistique :

*J'ai vu se mesurer la race de la Femme
et celle du serpent... J'ai vu le Corps mystique
de l'Homme-Dieu souffrant frémir au cours des siècles.
Il était là, lépreux... Il était nu, brisé.
Seul le Verbe était pur qui tombait de ses lèvres.
À genoux à ses pieds, près de Lui j'ai prié ;
et toutes ses douleurs sont entrées dans mon cœur.
Longtemps je l'ai baisé... Son corps était si froid !
Et ses lèvres fermées semblaient gémir encore :
Qui guérira ce corps de toutes ses blessures ?*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour bien souffrir, il faut aimer la souffrance. Pour aimer la souffrance, il faut regarder souvent en silence et avec amour Jésus sur la croix, puis reconnaître qu'on est incapable par soi-même de souffrir, et demander, en toute paix et sincérité, la grâce d'aimer la souffrance. De plus, on doit faire bon accueil à toutes les incommodités, à tous les malaises du corps et du cœur, embrasser simplement mais avec décision toutes les petites croix de notre état à longueur de journée, et se reposer dans la certitude que dans l'avenir la grâce sera là pour nous aider à porter les grandes croix.

La charité n'est pas faiblesse

Mon Dieu, que de fois, sous prétexte d'amour du prochain, nous sacrifions votre gloire et notre perfection spirituelle !

Nous appelons si souvent « charité » la crainte de déplaire à autrui ; et pourtant la vraie manière d'aimer quelqu'un consiste souvent à lui dire une dure vérité, à lui révéler sans ambages un défaut que nous remarquons en lui.

Acquiescer, pour ne pas déplaire, aux paroles de quelqu'un qui dévoile les défauts du prochain, lui donner son approbation n'est pas signe de charité, mais de faiblesse.

Admettre et suivre servilement les habitudes et usages défectueux de son milieu pour n'être point mal vu, est une lâcheté.

Le bon exemple donné avec humilité, quoi qu'il puisse en coûter, est le plus grand service à rendre et, par conséquent, le véritable amour.

Ô Jésus, donnez-moi ce vrai, ce courageux amour.

O crux, ave !

Seigneur, tout chrétien est votre disciple. À votre exemple, soutenu par la grâce, il doit souffrir. Seigneur, tout religieux, tout prêtre, doit être un ami de la croix. Je veux, avec la lumière de votre grâce, me souvenir toujours que la vie sur terre n'est pas faite pour rechercher les satisfactions et les plaisirs. Comme chrétien, en route vers une félicité éternelle, je ne trouverai pas mon bonheur dans cette vallée de larmes.

Cependant, mon cher Maître, que de fois je surprends ma pensée à divaguer en quête de satisfaction personnelle, à la recherche d'un petit mot de louange, d'un geste d'estime, d'un témoignage d'affection de ceux qui m'entourent, ou d'un sentiment de consolation et de douceur dans la prière.

Seigneur, donnez-moi, si ce m'est salutaire, consolation et paix. Mais donnez-moi surtout l'amour et le goût de la pénitence et de la croix.

Communia non communiter

Ne se distinguer en rien

Saint Jean Berchmans avait pour devise :

« Ne rien faire d'extraordinaire, mais m'acquitter des choses ordinaires avec une perfection extraordinaire. »

Seigneur, faites-moi la grâce de mettre en pratique cette sage maxime.

On n'acquiert pas plus de mérite à être professeur dans un institut renommé qu'à remplir les fonctions de vicaire dans un petit hameau.

Faire les courses, nettoyer, récurer, repasser, est en règle générale aussi méritoire que de donner des conférences ou d'enseigner.

Ce qui fait toute la valeur de nos actes, c'est l'amour, le courage, la fidélité avec lesquels nous les accomplissons.

Il y a souvent plus de mérite à réprimer une parole qu'on a sur les lèvres qu'à s'infliger une discipline sanglante. Supporter un reproche immérité et ne pas se justifier est sans contredit plus pénible que de porter le cilice. Traiter avec patience un homme orgueilleux, un caractère insupportable, est plus méritoire que de dormir sur la planche.

Fidélité dans les petites choses

Celui qui s'acquitte avec exactitude et persévérance de ses devoirs d'état, sans respect humain comme sans ostentation, donne une preuve de perfection plus grande que celui qui passe une nuit en prière devant le Saint Sacrement.

Ô Seigneur, nous cherchons souvent la sainteté où on ne la trouve pas. Nous attendons les occasions exceptionnelles de Vous plaire, et nous laissons passer les mille petites occasions quotidiennes. Les grandes pénitences nous attirent, et nous méprisons les centaines de petites mortifications que demande la fidélité à notre règlement. Et pourtant la fidélité dans les petites choses est une note caractéristique dans la vie de tous les saints.

Seigneur, donnez-moi aujourd'hui de nombreuses occasions de Vous plaire, et la grâce de les bien voir. Sans votre grâce je ne puis rien ; avec votre grâce je puis tout !

Faible, mais confiant

Celui qui ne voit que sa faiblesse et ses défauts perdra facilement courage. Celui qui, tout en ayant conscience de sa faiblesse, se rappelle aussitôt votre toute-puissance, votre bonté, votre infinie miséricorde, celui-là aura le courage et la force de tout réaliser.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ô Seigneur, l'*humilité* devient aisée lorsque Vous nous faites sentir votre présence. Nous comprenons alors que toute notre vie est conditionnée par votre toute-puissante ubiquité. Et nous sentons avec une douce certitude que c'est uniquement par Vous que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et que nous ne sommes devant Vous que simple néant ! Ce sentiment de notre petitesse fait éclore en nous une grande et douce humilité, une sainte confiance en votre paternel secours, un mépris profond de nous-mêmes, et conséquemment un désir calme mais ferme de l'humiliation.

Que peut-on être de moins que néant ? Ô Dieu infini et bon, aidez-moi à vivre toujours en votre toute-puissante présence.

Et quand je songe que moi, qui dépends tout entier de Vous, qui ne suis rien sans Vous, j'ai disposé de la vie et des forces que Vous m'avez données, pour Vous offenser... si souvent !

Ô Dieu si bon, je vois à présent la malice de mes fautes... Comment pourrais-je encore Vous refuser, ne fût-ce qu'une seule fois, d'acquiescer à vos demandes ? N'êtes-Vous pas maître de ma personne ?... maître absolu ?... Oh ! aidez-moi, de grâce, à vivre toujours de cette vérité.

N'est-ce pas Vous-même qui avez dit : « Sans moi vous ne pouvez rien pour votre salut » ? Et saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

Ô Jésus, quelle raison d'humilité ! Et quelle source d'infinie confiance et d'un inépuisable courage !

Je ne veux plus, ô mon Jésus, m'appuyer sur moi-même, mais j'écouterai volontiers les paroles humiliantes et les reproches qu'on m'adressera.

In cruce salus !

Le salut nous vient par la croix

Seigneur, je me propose, cette semaine, de porter ma croix avec un recueillement particulier. Chaque fois que je tracerai sur moi le signe de la croix, je penserai : « Seigneur, j'accepte la croix, quelle qu'elle soit... La croix n'est-elle pas le signe du chrétien, mon signe ? L'épreuve qui me frappe : cette humiliation, la solitude d'âme, l'aridité spirituelle, cette chose mortifiante, cette incertitude qui me peine... tout cela, c'est ma croix. Je l'accepte sans réserve dans toute la mesure de mes forces. Je l'accepte avec joie, car votre grâce est toute-puissante. »

Oui, mon Dieu, je fais fausse route lorsque je cherche la perfection sur d'autres chemins que ceux de la croix. Et je me trompe quand je cherche des moyens plus aptes à convertir les âmes, à consoler les affligés, que ceux qui me viennent de la croix.

Que ma devise soit donc : « *In cruce salus*. Mon salut par la croix ! »

Venez et suivez-Moi !

Ce sont là, ô Jésus, les paroles par lesquelles Vous m'avez invité à quitter le siècle pour Vous suivre.

Venez et suivez-Moi... C'est bien de Vous suivre, et non pas de me mettre à la suite de tel ou tel autre, que Vous me demandez. Vous n'avez pas dit : Suivez telles coutumes d'une perfection douteuse, vivez en conformité avec les idées régnantes ; non, Vous avez dit : Suivez-Moi ! Moi, je suis la Voie, suivez-Moi ; Je suis la Vérité, écoutez ma voix ; Je suis la Vie, que votre vie soit à l'imitation de la mienne.

Lisez mon Évangile : là vous trouverez le véritable esprit chrétien. Lisez la vie des saints : vous y trouverez la véritable application de ma doctrine.

Guidé par un confesseur éclairé, imitez-les et suivez les inspirations que Je vous donne par ces lectures.

Veni, sponsa mea !... Épouse bien-aimée, venez !

Tristis est anima mea...

Mon âme est remplie de tristesse...

Votre âme, ô divin Martyr de Gethsémani, a donc elle aussi appris à connaître la tristesse et la souffrance intérieure ! Au jardin des Oliviers Vous avez éprouvé cet étrange sentiment d'abandon ; personne ne Vous a consolé, et un ennui mortel s'est abattu sur Vous :

« *Cœpit tædere et mæstus esse*, Jésus fut saisi d'ennui et de tristesse. » Comme ces paroles me réconfortent, maintenant qu'un même sentiment, combien pénible, de solitude intérieure m'afflige, qu'une tristesse sans recours m'enveloppe comme d'un voile de deuil et remplit mon cœur de dégoût.

Ô douce consolation : Vous aussi, ô mon Jésus, Vous avez souffert d'une manière identique à la mienne. Je me réjouis d'endurer avec Vous cette souffrance de tous ignorée, inexprimée et incomprise. Cette aigreur, elle me devient à présent si suave au goût ; cette solitude, elle me rapproche de Vous. Ô mon divin Maître, ne m'épargnez pas, donnez-moi de la souffrance, encore davantage de souffrance... et aidez-moi à aimer cette souffrance ! Car je sais, ô mon Jésus, que du fardeau le plus lourd Vous enlevez tout le poids, du moment que l'épreuve est pleinement acceptée. Vous avez, pour le cœur qui aime la croix, un baume mystérieux, et pour la bouche qui prononce le *fiat*, une douceur insoupçonnée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ah ! si nous savions la valeur de notre âme, si nous connaissions la splendeur du ciel et le prix de l'éternité... alors nous comprendrions la valeur de la croix et l'utilité de l'épreuve : nous serions convaincus que les journées où la divine Providence nous témoigne le plus de sollicitude sont celles où Elle permet que nous adviennent la douleur et les épreuves.

« *In cruce salus !* » Notre salut est dans la croix !

¹. Le Serviteur de Dieu Valentin Paquay, o.f.m., mort en odeur de sainteté à Hasselt en 1905.

Étincelles

I. SAINTETÉ – PERFECTION

Voici la sainteté en peu de mots : Aimer la volonté de Dieu.
Être saint n'est rien d'autre qu'accomplir en tout la sainte volonté du Seigneur.

La volonté de Dieu, c'est Dieu lui-même. Vous pouvez adorer cette volonté tout comme le Très Saint Sacrement.

La volonté de Dieu est aimable et rend tout suave.

C'est dans la volonté de Dieu qu'on trouve le vrai repos.

À chacun son métier : votre métier est de devenir saints.

Devenir saint ! Voilà une œuvre qui mérite l'effort qu'elle coûte.

Tenons ferme, des deux mains, notre résolution : devenir saints.

Vouloir être non pas de « saintes personnes », mais des « saints ».

Nous devons devenir des saints, et à cette œuvre nous devons suer ; oui, à la lettre : y suer. La sainteté mérite bien cela.

Une âme parfaite ne fait rien à moitié.

J'aime mieux mourir que de ne servir Dieu qu'à moitié.

Un religieux qui ne se propose pas de devenir saint ne comprend pas sa vocation.

Je prie pour votre cher couvent, afin que toutes les pierres vivantes de cet édifice spirituel soient des pierres précieuses : *lapides pretiosi*, c.-à-d. d'humbles saintes. Une pierre précieuse a plus de valeur que tout un chariot de briques.

Gardez-vous de ces saints qui ne savent rien supporter, ou de ceux-là qui, pour un mot mordant ou un coup un peu dur, tombent aussitôt dans la tristesse. Sainteté de porcelaine : elle n'ira pas loin.

Ne mettez pas votre perfection dans des choses extraordinaires ni dans des dévotions à côté de la Règle : votre perfection, c'est votre Règle.

Vos devoirs d'état sont l'authentique matière de votre sanctification.

Vos devoirs d'état, vos croix d'état, votre apostolat d'état sont les voies régulières de la sainteté, car ils sont l'infaillible réalisation de la volonté de Jésus sur vous : ils sont, eux, dans « son » plan ! Et son plan est « le » plan de la grâce.

Faire son devoir et acquiescer à la volonté de Dieu, tel est le chemin le plus court.

Le culte des devoirs et des petites croix d'état, voilà, en vérité, la formule orthodoxe de la sainteté.

Une âme sainte suffit largement à faire revivre toute une paroisse.

Une âme sainte convertit plus de pécheurs que mille âmes imparfaites.

Un sacerdoce fervent, voilà la plus belle louange que vous puissiez faire monter vers Moi, votre Seigneur : « *Laus Deo* » – un tel sacerdoce est une vivante bénédiction qui s'élève vers le ciel et qui descend sur les âmes dans mon Église.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pas de haine dans le cœur d'un chrétien, dès qu'il se rappelle l'exemple de son Dieu crucifié priant pour ses bourreaux qui le blasphémaient.

Pas de rancune dans le cœur d'un chrétien qui répète si souvent : « Jésus, rendez mon cœur semblable au vôtre. »

Celui qui ne s'étonne ni ne s'indigne des imperfections de son prochain saura l'aimer plus facilement et mieux.

Celui qui jamais ne s'irrite contre les méchants, qui éprouve non pas de la répulsion mais de la compassion pour les âmes mauvaises et perverses, celui-là vit selon l'esprit du Christ.

Nous du moins qui ne voulons pas être chrétiens seulement de nom, nous qui aspirons à la vraie perfection, ayons à cœur, sous la Croix de Jésus, de lever les yeux vers Lui et, avec Lui, ainsi qu'il nous l'enseigne, de pardonner de bon cœur tous les torts, de prier pour nos ennemis et de répondre au mal par le bien.

Ne doutons jamais de l'amour de Jésus. Cet amour reste fidèle, même pour les brebis égarées.

VI. OBÉISSANCE

La volonté de Dieu s'observe de façon sûre dans l'obéissance. Restez obéissant, confiant et sincère : vous deviendrez un saint.

Celui qui obéit jusque dans les plus simples détails, celui-là a sacrifié sa volonté à celle de Dieu.

N'oubliez jamais que celui qui obéit marche dans les chemins de Dieu.

L'obéissance vous sauvera. L'obéissance vous conduira à la sainteté.

L'obéissance est dans les voies de Dieu, et dans les voies de Dieu se trouve la bénédiction de Dieu ; et la bénédiction de Dieu est joie et paix.

Mettez l'obéissance à la barre : le bateau ne se perdra pas.

L'obéissance est le chemin de l'amour.

L'obéissance est toujours la gardienne de l'amour et sa conseillère.

L'obéissance sera votre repos, mais aussi votre épreuve : votre consolation et votre croix.

La meilleure pénitence est l'obéissance et l'amour.

Obéissez : car l'obéissance est la première disciple de l'humilité, et l'humilité est le fruit de la foi.

Être parfait, c'est accomplir la volonté de Dieu, et celle-ci se manifeste dans la volonté explicite des supérieurs.

Être « moins parfait » par obéissance est plus parfait que de tendre à une plus haute perfection hors de l'obéissance.

Le démon ne craint pas les macérations, mais l'obéissance.

VII. PAUVRETÉ

Le monde est malade ; avec toute sa richesse, ce monde dépérit et va aux abîmes ; il glisse sur une pente mortelle et étouffe dans son luxe. C'est la pauvreté qui le guérira : des prêtres pauvres le redresseront et le feront revivre... Mais je dis pauvres, pauvres comme saint François !...

La vie évangélique, la vie pauvre de Jésus doit briller si clairement en nous que les hommes Le reconnaissent et L'aiment en nous. Le peuple est resté sensible à l'argument d'une vie sacerdotale mortifiée.

Puisse toute richesse et tout luxe ne vous être qu'ennui et chagrin, et puissent toutes les privations être votre nourriture, à la pensée qu'elles sont le même aliment dont Jésus, Marie et Joseph se sont nourris avidement durant toute leur vie.

Pauvreté est pénible au corps, mais elle est richesse quand elle est supportée pour Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une spiritualité ?
La synthèse dogmatique
Le chevalier de Notre-Dame
Conséquences sur la vie
Aux prêtres

Chapitre VI Le camp de Beverlo

Éducateur des futurs prêtres
Nouvelle carrière
Épreuve
Directeur spirituel
Les leçons occasionnelles
Derniers travaux, dernières épreuves
La Croisade
Les Filioli
La doctrine mariale
Jusqu'à épuisement
Solitude
Consommation
La carrière brisée
Le dernier pas
Ferveur
Je revivrai

Conseils de perfection et Étincelles

Introduction

Conseils de perfection

Porter sa croix
La lecture spirituelle
Prière et mortification

La paix

Gaudete in Domino Réjouissez-vous dans le Seigneur

Sérénité ou empressement ?

Aimer la croix

La charité n'est pas faiblesse

O crux, ave !

Communia non communitur Ne se distinguer en rien

Fidélité dans les petites choses

Faible, mais confiant

Noli timere

Pourquoi craindre ?

Confide, fili mi

Aie confiance, mon enfant

Vouloir, c'est pouvoir !

C'est aujourd'hui le jour du salut

Seigneur, apprenez-nous à prier

Ambula coram me et esto perfectus

Marchez en ma présence et soyez parfait

Le royaume de Dieu s'enlève de force !

Esto mitis !

Soyez doux ! soyez doux !...

Ave Maria

Être martyr !

Rompre les liens !

Garder sa langue !

Devenir saint

Nihil sum et nescivi !

Je ne suis que néant, et je ne le savais pas !

In cruce salus !

Le salut nous vient par la croix

Venez et suivez-Moi !

Tristis est anima mea...

Mon âme est remplie de tristesse...

Épreuve ou châtement ?

Les passions ou la croix ?

Mais Jésus garda le silence...

Pour les heures d'aridité

Obéissance et humilité

Ama nesciri !

Restez volontiers inconnu !

Saint Joseph

Confiance et résignation

Christo confixus sum cruci

Attaché avec le Christ à la croix

Craignez-vous la croix ?

La divine Providence

Étincelles

I. Sainteté – Perfection

II. L'eucharistie

III. Dévotion mariale

IV. Foi – Confiance

V. Amour

VI. Obéissance

VII. Pauvreté

VIII. Ascèse – Mortification – Offrande de soi

IX. Humilité

X. Amour de la Croix – Épreuves

XI. Prière – Méditation

XII. Apostolat